

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

FACULTÉ DES LETTRES

SESSION DE JUILLET 2006

**La langue tchécoslovaque,
instrument de l'idéologie
politique?**

Période de l'entre-deux guerres

**Section des langues slaves
Sous la direction**

Mémoire présenté par

du Professeur Patrick Sériot

Pavla Kuncová

Table de matières

Introduction.....	4
-------------------	---

Première partie :

La nation tchécoslovaque Contexte historique, politique et philosophique

1. Naissance de la République tchécoslovaque: T. G. Masaryk.....	8
2. Bref aperçu de la Tchéquie et de la Slovaquie dès le IX ^{ème} siècle.....	12
3. T. G. Masaryk et sa conception de l'Etat-nation.....	13
4. La nation tchécoslovaque, union politique ou ethnique?.....	17
5. Idée d'une nation tchécoslovaque unie avant la Première Guerre mondiale.....	19
6. La langue tchèque en tant que langue littéraire en Slovaquie du XV au XIX ^{ème} siècle.....	21

Deuxième partie :

La langue tchécoslovaque

1. La langue – élément de base dans la construction des identités nationales tchèque et slovaque.....	26
2. La Constitution tchécoslovaque de 1920.....	27
3. La naissance de l'adjectif „tchécoslovaque“.....	28
4. L'attitude des éveilleurs à l'égard des langues tchèque et slovaque.....	29
5. La langue tchécoslovaque dans les théories linguistiques, dès la fin du XIX ^{ème} siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.....	34
5.1. Les linguistes de l'école de Gebauer.....	35
5.2. Les langues tchèque et slovaque vues par les linguistes étrangers.....	47
5.3. Samo Czambel.....	48
5.4. L'udovít Novák.....	53
5.5. Josef Zubatý.....	63
6. L'application de la politique linguistique: la langue tchécoslovaque dans la vie quotidienne.....	65
6.1. L'éducation.....	71

Conclusion.....	73
-----------------	----

Annexes

Bibliographie.....	77
--------------------	----

Cartes

La première République tchécoslovaque (1918-1938) et ses minorités nationales.....	82
La classification des langues slaves.....	83
La répartition des dialectes sur le territoire tchèque.....	84
La répartition des dialectes en Slovaquie.....	85
Tchécoslovaquie, frontières ethnolinguistiques dessinées par François Fontan (1961-1979).....	86

Tableau

La présentation de différents dialectes tchèques.....	87
---	----

Introduction

Le 28 octobre 1918, la République tchécoslovaque a été proclamée. La Constitution de 1920 a instauré la langue tchécoslovaque comme langue officielle unique de la République tchécoslovaque. L'appellation „tchécoslovaque“ était une construction linguistique appelée à servir les intérêts de l'Etat et à véhiculer son idéologie – le tchécoslovaquisme. Le tchécoslovaquisme est un ensemble complexe de théories et d'interprétations dont l'idée principale était que les Tchèques et les Slovaques formaient un ensemble indissociable, une seule nation. Dans cette optique les Tchèques et les Slovaques étaient considérés comme appartenant à une seule ethnie et n'avaient donc pas d'identité nationale distincte. On peut faire remonter cette idée au XVIII^{ème} siècle, c'est-à-dire à l'époque de la formation des nations modernes, qui a donné lieu au mouvement de la Renaissance nationale. A cette époque-là, l'union tchèque et slovaque était envisagée principalement sur le plan linguistique, culturel et économique. À la fin du XIX^{ème} siècle cependant, cette union a pris une dimension politique, donnant naissance à ce qu'on appelle le tchécoslovaquisme. Le tchécoslovaquisme est devenu un instrument de lutte pour l'émancipation de la nation tchécoslovaque. Lors de la Première Guerre mondiale, le tchécoslovaquisme a été accueilli favorablement, aussi bien de la part des Tchèques que des Slovaques, car il permettait à un Etat tchécoslovaque indépendant de prendre naissance sur les ruines de la Monarchie austro-hongroise multinationale. Or cette union artificielle de deux peuples a été perturbée dès les premiers mois de l'existence de la République tchécoslovaque alors que l'on a commencé à négocier la question de la répartition des positions des Tchèques et des Slovaques. Les Tchèques, prépondérants en nombre, économiquement et culturellement plus forts, ont fait parfois preuve d'une attitude paternaliste vis-a-vis des Slovaques, ce qui n'était pas sans influencer négativement les relations entre les Tchèques et les Slovaques. Selon de nombreux témoignages de l'époque, le tchécoslovaquisme a servi de plus en plus souvent d'instrument politique et idéologique dans l'oppression des Slovaques.

Dans la première République tchécoslovaque (1918-1938), l'idéologie tchécoslovaquiste s'est imposée à tous les niveaux, notamment au niveau linguistique. Ceci était dû au fait que dans de nombreux pays slaves la langue était considérée comme le trait le plus important de la nation. De ce fait, langue et nation

allaient de pair et se devaient de poursuivre les mêmes idéaux. La nation tchécoslovaque a donc conditionné l'existence de la langue tchécoslovaque et vice versa. Les deux étaient inséparables.

Le but de mon étude est d'examiner plus en détails cette idéologie et de déterminer ses relations avec la situation linguistique. Dans quelle mesure cette idéologie a-t-elle eu un impact sur la recherche scientifique des linguistes, telle est la question à laquelle je vais tenter de répondre. La notion même de la „nation tchécoslovaque“ soulève une multitude de questions, d'ordre général, qu'est-ce qu'une nation, une langue, un dialecte, et d'ordre plus particulier, les Slovaques sont-ils de race Tchèque ou non, que doit-on comprendre sous le terme „langue tchécoslovaque“? Ces questions vont être également traitées dans mon travail.

Dans la première partie de mon travail, je vais aborder la République tchécoslovaque du point de vue de l'histoire, de la politique et de la philosophie. Une grande partie va être consacrée au premier président de la République tchécoslovaque Tomáš Garrigue Masaryk (1882-1893). Je vais examiner ses idées concernant l'organisation de la nouvelle République, notamment sa conception de l'Etat-nation et ses principes de Humanité – Fraternité – Egalité selon lesquels il envisageait d'édifier un Etat tchécoslovaque démocratique. Le nom de Masaryk est souvent lié au tchécoslovaquisme, mais je voudrais montrer que ses conceptions ont fréquemment été mal interprétées et utilisées par les Tchèques pour servir leurs intérêts. Je vais également parler des circonstances historiques de la proclamation de la République et montrer que les relations tchéco-slovaques ne datent pas du jour où la République tchécoslovaque est née mais sont beaucoup plus anciennes, les deux peuples ayant partagé une langue littéraire commune pendant presque 500 ans. L'historien tchèque František Loskot dans son livre *Le 28 octobre 1918 - la journée la plus importante de notre histoire* a bien décrit la situation: „Le 28 octobre n'a été ni un hasard ni une improvisation. La révolution tchécoslovaque n'est pas née du jour au lendemain. Elle est née des ténèbres de la Montagne blanche, en 1620, elle a pris de l'ampleur lors de la période du Réveil national, s'est organisée pendant des dizaines d'années".¹

¹ Cité sans indication, trouvé sur le site d'internet <http://www.radio.cz/fr/article/46745>.

Cette vision globale du contexte historique, politique et philosophique de la Tchécoslovaquie est nécessaire pour arriver au coeur de mon sujet – la langue tchécoslovaque. Ceci nous permet de mieux comprendre dans quel climat se sont déroulés les débats linguistiques.

La deuxième partie de mon travail, la plus grande, va être donc consacrée uniquement à la linguistique, plus précisément à la langue tchécoslovaque. Cette partie linguistique va être traitée en deux volets: théorique et pratique. Sur le plan théorique, je vais présenter quatre différentes positions linguistiques concernant les langues tchèque et slovaque, la position prédominante étant représentée par les linguistes tchèques de l'école de Gebauer, qui se réclamaient de l'unité linguistique tchécoslovaque. Quant à la situation linguistique effective, elle va faire l'objet de la dernière partie de mon travail, dans laquelle je vais examiner l'emploi de la langue tchécoslovaque dans la vie quotidienne.

Première partie

La nation tchécoslovaque
Contexte historique, politique et
philosophique

1. Naissance de la République tchécoslovaque

:

T. G. Masaryk

Effectivement, les relations tchéco-slovaques ne datent pas du jour où la République tchécoslovaque a été proclamée mais, au contraire, elles ont des racines plus lointaines. Selon les témoignages de différents hommes de lettres du passé, il existait entre ces deux ethnies une profonde affinité malgré leur évolution historique différente. Mais ce n'était que Tomáš Garrigue Masaryk, philosophe, politicien et sociologue, qui a concrétisé l'union de la Tchéquie avec la Slovaquie.

Il y a plusieurs éléments qui l'ont conduit à entreprendre la réunification des deux pays:

1. Son grand intérêt pour la Slovaquie: Masaryk, dont le père était Slovaque, a toujours été attiré par la Slovaquie et sa culture. Il y a fait d'innombrables séjours afin de se familiariser avec la situation politique, économique et linguistique de l'époque. Masaryk a passé sa jeunesse à Hodonín (ville à la lisière de la Moravie et de la Slovaquie de l'ouest) où la frontière linguistique entre les dialectes moraves et slovaques n'était pas nette. Plus tard, dans ses *Slovenské vzpomienky* (Les souvenirs de la Slovaquie), il a appelé ce dialecte, parlé dans sa région natale, „le slovaque morave”.¹ Pour lui, le slovaque n'était qu'un rameau de la langue tchèque. D'ailleurs, il l'a dit de façon explicite: „Les Slovaques sont les Tchèques malgré le fait qu'ils utilisent leur propre dialecte et le considèrent comme langue littéraire²”.³ Selon certaines sources, les réflexions de Masaryk sur la langue seraient venues des travaux scientifiques du linguiste tchèque František Pastrnek. C'est pour cette raison que Masaryk a désigné la langue slovaque comme dialecte. Une langue ou un dialecte, c'est une question épineuse. Les linguistes tchèques se sont beaucoup penchés sur cette question en vue de justifier de l'existence de la nation tchécoslovaque. Est-ce le slovaque est une langue à part ou un dialecte du tchèque? Cette question sera abordée de manière plus détaillée ultérieurement.

¹ Opat, 1990, p. 207-208.

² Sous l'expression „langue littéraire”, on doit comprendre une langue normée, codifiée.

³ Beneš, 1935, p. 106.

2. Son adhésion aux idées de Jan Kollár (1793-1852) et de Pavel Josef Šafařík (1795-1861): Masaryk était un slavophile attitré. Pendant son séjour à l'Université de Vienne, il a fait connaissance des œuvres de Kollár et de Šafařík (1795-1861), les premiers promoteurs de l'union tchécoslovaque. S'étant lié une profonde amitié avec le professeur tchèque, A. V. Šembera, Masaryk a pu mieux connaître la pensée de Kollár. Car Šembera et Kollár étaient des amis très proches, notamment à partir de 1849 quand ils ont commencé tous les deux à enseigner à l'Université de Vienne. Dans toutes les oeuvres de Masaryk, les idées de Jan Kollár apparaissent. Il a trouvé chez lui un argument pour la création de l'Etat tchécoslovaque.

3. Des raisons politiques: Dans ses écrits, Masaryk s'occupait du problème de „la petite nation”. Selon lui, il n'y a pas de mal à être une petite nation, mais „la petitesse consiste dans le refus de se donner les moyens de sortir de cette petitesse”.¹ A un autre endroit du même livre, il a dit: „La réunification est la plus importante pour celui qui est en danger”.² Ainsi, par l'annexion de la Slovaquie à la Tchéquie, il voulait éviter le danger du pangermanisme. Selon Masaryk les petites nations feraient donc mieux de s'unir en grandes confédérations afin de pouvoir conserver leur indépendance et de se protéger mieux contre les voisins plus forts. Masaryk n'était pas le seul à raisonner de cette manière. Dans son discours de l'année 1832 le prêtre luthérien Kollár, dont on a déjà parlé plus haut, a dit: „Si les Slovaques, les Tchèques et les Moraves ne se réunissent pas, il n'y aura pas de Slovaques, ni de Tchèques, ni de Moraves; mais s'ils se réunissent en un seul corps, s'ils se soutiennent mutuellement et travaillent ensemble, ils sauront avec fierté faire face à ceux qui mettent en danger leur langue et leur appartenance nationale”.³ František Palacký (1798-1876), lui aussi, était convaincu „que le temps des petits états était révolu et que l'humanité s'acheminait vers de grands ensembles économiques et politiques. Il se disait qu'un peuple, peu nombreux comme le peuple tchèque, ne pouvait survivre que s'il s'unissait à d'autres et qu'il ne survivrait qu'à la condition de représenter une force intellectuelle et morale”.⁴

Telles étaient les raisons de Masaryk de mener à bien le projet tchécoslovaque auquel il s'est dévoué corps et âme. Bien sûr, je ne prétends pas avoir saisi tous les

¹ Masaryk, 1968, p. 83.

² Idem, p. 86.

³ Masaryk, 1969, p. 43.

⁴ Cité par Kohn, 1963, p. 33.

motifs. Il peut y en avoir certainement encore quelques-uns, mais ceux-ci n'apparaissent pas dans les ouvrages concernés à ce sujet. Dans tous les cas, il s'agit d'un mélange de motifs à la fois subjectifs et objectifs. D'un côté, le sentiment profond de Masaryk à l'égard de la Slovaquie relève du domaine de la subjectivité. D'un autre côté, Masaryk était un philosophe, un politicien avisé qui voulait le mieux pour ses deux pays suite à une analyse fine et rationnelle de la situation géopolitique.

La création de l'Etat tchécoslovaque était très largement un projet d'émigrés. T. G. Masaryk avec Eduard Beneš (1884-1948) et le slovaque Milan Rastislav Štefánik (1880-1919) ont préparé minutieusement cet avènement en demandant le soutien des pays de l'Entente et du président des Etats-Unis, Woodrow Wilson (1856-1924). Au départ, le 2 mai 1918, Masaryk a signé l'accord de Pittsburg avec des émigrants slovaques aux Etats-Unis, garantissant à la Slovaquie un statut autonome dans le futur Etat commun. Ainsi, le nouvel Etat, la Tchéco-Slovaquie, s'écrivait avec un trait d'union. Or, dans les documents officiels, l'idée du fédéralisme a été vite abandonnée au profit du concept d'un état centraliste tchécoslovaque. À l'occasion de l'adoption de la première Constitution de la République tchécoslovaque le 20 février 1920, le trait d'union a été supprimé, malgré les protestations des Slovaques. Le tchécoslovaquisme, c'est-à-dire la théorie affirmant que les citoyens de la Bohême, Moravie, Silésie et de la Slovaquie forment une nation unie, est devenu l'idéologie officielle du nouvel Etat. La langue officielle du pays est devenue la langue tchécoslovaque.

Ce concept d'une nation unie était une nécessité à l'époque, ce n'était qu'une construction qui avait pour but d'être acceptée par les dirigeants des pays de l'Entente aux yeux desquels le principe des nationalités prévalait. La proximité linguistique des deux langues appuyait, bien sûr, le tchécoslovaquisme. Ainsi, l'existence de la nation tchécoslovaque conditionnait l'existence de la langue tchécoslovaque et vice versa. Quoi qu'il en soit, cette construction a suscité de nombreuses polémiques dans tous les domaines dans les années suivantes. On mentirait en disant que les Tchèques, supérieurs numériquement et économiquement plus développés que les Slovaques, n'abusaient pas d'une certaine manière de leur position. Il est vrai qu'on peut parler de „tchéquisation“ de la Slovaquie, notamment dans les dix premières années de la République, mais il est faux de croire que le tchécoslovaquisme a freiné le développement culturel et linguistique de la nation slovaque, ainsi que l'ont prétendu certains Slovaques

comme par exemple Samo Falťan. Ce dernier a écrit dans son livre *Slovenská otázka v Československu* (La question slovaque en Tchécoslovaquie) que „l'idéologie tchécoslovaquiste visait à engloutir culturellement et linguistiquement la Slovaquie”.¹ Au contraire, une fois la Slovaquie annexée aux Pays tchèques, la langue slovaque a eu enfin droit de cité: sur le territoire slovaque, une multitude d'écoles ont été fondées où l'on enseignait la langue slovaque. Exception faite de l'Université Komenský de Bratislava, qui regroupait un grand nombre de professeurs tchèques faute de savants slovaques sur place. A ce propos, Rychlík a écrit: „Si les Tchèques avaient voulu dénationaliser la Slovaquie, ils auraient commencé justement sur le plan scolaire”.² Et ce n'était pas le cas.

En effet, pendant la période de l'entre-deux-guerres, les termes: nation tchécoslovaque et langue tchécoslovaque ont fait l'objet de réflexions et de querrelles incessantes de la part non seulement des politiciens, des historiens, des sociologues et des journalistes mais aussi des linguistes. Les questions favorites découlant de la situation de l'époque étaient : Est-ce que les Tchèques et les Slovaques forment une nation unie au sens ethnique ou politique du terme? Est-ce que le tchèque et le slovaque sont deux variantes d'une même langue? Que doit-on comprendre sous la langue tchécoslovaque? Les opinions divergeaient. Ce sont ces opinions contradictoires que je vais examiner plus en détail dans mon travail.

¹ Falťan, 1968, p. 70.

² Rychlík, 1993, p. 69.

2. Bref aperçu historique de la Tchéquie et de la Slovaquie dès le IX^{ème} siècle

Avant d'aborder la situation politique et linguistique de la Tchécoslovaquie au début du XX^{ème} siècle, il faut d'abord retracer dans les grandes lignes l'histoire ancienne des deux pays en question.

Les peuples bohème, morave et slovaque ont formé de 833 à 1018 la Principauté de la Grande-Moravie. Cette période a été le seul moment commun de leur histoire. Suite à l'invasion hongroise à laquelle la Principauté n'a pas résisté, la Slovaquie a été incorporée à la Hongrie et est restée sous sa domination jusqu'en 1918, tout en luttant, en particulier au XIX^{ème} siècle, pour conserver son identité et résister à une politique de magyarisation systématique. Quant à la Bohême et à la Moravie, elles ont formé à partir du XI^{ème} siècle un royaume indépendant à l'intérieur du Saint Empire romain germanique. De 1526 à 1918, le royaume est passé sous l'autorité autrichienne des Habsbourg. La Bohême, pour sa part, faisait partie des pays les plus développés économiquement de toute la Monarchie habsbourgeoise, et participait aux grands courants intellectuels et politiques de l'Europe moderne. Contrairement au royaume de la Bohême, la Slovaquie, opprimée par les Hongrois, demeurait fondamentalement un pays agricole, isolé intellectuellement et culturellement.

Toutefois, la frontière politique entre la Slovaquie et la Moravie était souvent floue. Entre 1458-1490, la Moravie a fait partie de la Hongrie sous le règne de Mathias Corvin. À la mort de Corvin, Les Jagellons ont uni sous leur sceptre les couronnes de Bohême, de Hongrie, de Pologne et de Lituanie (1490-1526).

Le compromis austro-hongrois de 1867 a permis à la Hongrie de pratiquer en Slovaquie une politique de magyarisation forcée. En réaction, les intellectuels slovaques ont tissé des liens culturels plus étroits avec les Tchèques. A l'époque de la Renaissance nationale, les Tchèques et les Slovaques travaillaient dans le même esprit, et aspiraient aux mêmes idéaux. C'est alors que le concept d'une unité tchéco-slovaque a pris corps progressivement.

3. T. G. Masaryk: sa conception de l'Etat-nation

Le concept de la nation mérite une attention toute particulière car à mes yeux il explique pourquoi le tchécoslovaquisme de Masaryk a été souvent considéré comme un phénomène négatif.

La définition de la nation n'est pas évidente. La nation peut revêtir des significations très diverses selon les personnes qui la définissent et selon les moments de l'histoire et les lieux géographiques où s'élabore cette définition. Ainsi, au XIX^{ème} siècle, coexistaient deux courants primordiaux qui avaient une vision opposée de la nation. D'un côté, il y avait les romantiques allemandes (J. G. Fichte, J. G. Herder), pour qui la nation reposait sur une vision ethnicisée et culturelle du peuple. La nation reflétait l'âme du peuple, ses mœurs, ses traditions en commun. La nation était un objet naturel qui préexistait à toute forme de la volonté politique et la langue était considérée comme point fondamental pour définir l'identité nationale. Elle permettait de qualifier un peuple. Fichte (1762-1814) a écrit: „Toutes les fois, il y a une langue, il y a une nation différente”.¹ D'un autre côté, pour les jacobins qui se basaient sur les idées du philosophe français Jean Jacques Rousseau (1712-1778), la nation était un objet construit. La nation reposait sur un contrat, donc une adhésion et une appartenance volontaires des individus à la nation. Les gens pouvaient alors décider de leur appartenance nationale comme le philosophe français Ernest Renan (1823-1892) nous le rappelle: „La nation est un plébiscite de tous les jours”.² De ce fait, les jacobins n'attachaient pas une grande importance à la langue. La langue ne pouvait toujours à elle seule définir une nation. Pour eux, „...la langue n'est qu'un moyen d'unification politique”.³

Je me pose alors la question de savoir par lequel de ces deux courants Masaryk a été le plus influencé. La lecture attentive des ses écrits nous apprend que Masaryk a beaucoup réfléchi sur la nation et la nationalité. Il en a donné quelques définitions qui oscillaient, me semble-t-il, entre deux approches, mentionnés ci-dessus. Dans *La Nouvelle Europe*, il a écrit: „Une nation est une organisation intellectuelle et morale,

¹ Fichte, le cinquième *Discours à la nation allemande*, 1807.

² Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?*, 1992.

³ Sériot, 1996, p. 281.

une organisation libre fournie par la nature".¹ Cette citation nous laisse penser que Masaryk a accepté la définition de la nation au sens de romantiques allemands, comme quoi la nation était une communauté naturelle. Mais à un autre endroit du même livre, il a écrit: „La nation et la nationalité doivent être considérées comme le but de tout effort d'une société".² Dans son ouvrage *Rusko a Evropa* Masaryk a répété la même idée: „Si un peuple se sent comme un peuple uni, c'est cette volonté qui est décisive et non pas la grammaire et la philologie".³ Et c'est là qu'il rejoignait les idées de Rousseau et des jacobins pour qui une nation n'était pas seulement les liens du sang et la langue. Aux yeux de Masaryk, il ne fallait jamais identifier la langue à la nation. La langue, bien sûr, était importante mais elle ne constituait pas un tout. En tant que sociologue, il considérait qu'il y avait d'autres éléments qui cimentaient l'unité nationale: géographie, religion, évolution économique et surtout cette volonté de se mettre ensemble. Dans son *Contrat social*, Rousseau a écrit: „Tant que plusieurs hommes réunis se considèrent comme un seul corps, ils n'ont qu'une seule volonté, qui se rapporte à la commune conservation, et au bien-être général".⁴ Il me semble que Masaryk a donc adhéré aux idées de Rousseau.

Il en découle qu'à part la première définition isolée, Masaryk s'est penché plutôt vers le deuxième type de pensée. Sa vision de la nation se basait plutôt sur la Raison que sur les sentiments. Lui-même, il a dit: „la nationalité n'est pas une question des sentiments, mais de la raison".⁵ Des romantiques allemands et surtout de Herder, il a pris l'idée de l'humanisme, maintes fois répétée dans leurs travaux: la nationalité doit être considérée du point de vue humaniste. Des jacobins, il a pris l'idée d'un choix, possibilité de réunir au sein d'une même nation les peuples en dépit de leur différence, de leur naissance, et de leur langue notamment.

Mais ce que Masaryk a apporté de nouveau avant tout, c'était un autre regard sur ce qu'étaient la nation et la nationalité. Pour lui, „...les nations possèdent leur programme intellectuel et politique particulier, issu de leur histoire commune et dirigeant à son tour cette histoire".⁶ Chaque nation avait donc un programme à

¹ Masaryk, 2002, p. 65.

² Masaryk, 2002, p. 64.

³ Masaryk, 1919, p. 373.

⁴ Voir *Du Contrat social* de Rousseau, Livre IV, Chapitre I, Que la volonté générale soit indestructible sur le site d'internet <http://pages.globetrotter.net/pcbcr/contrat.html#vg2>.

⁵ Masaryk, 2002, p. 77.

⁶ Idem, p. 62.

poursuivre. „Et c'est là le vrai principe des nationalités, l'idéal des nations et non pas simplement un sentiment ou un instinct national".¹

¹ Idem, p. 63.

Pour Masaryk les idéaux étaient donc plus importants que la langue. C'étaient eux qui fondaient une nation. Chaque nation avait un devoir à remplir. Ce qui l'intéressait c'était la tradition spirituelle d'une nation plus que son développement purement historique. Selon ses paroles, „il faut chercher le sens de notre histoire. Il faut connaître le programme de l'époque de la Renaissance nationale et essayer de comprendre quelles étaient les aspirations de nos plus grands savants. Cela va nous guider. On se rendra compte qu'il faut poursuivre le même chemin qu'ils ont commencé”.¹ A mes yeux, Masaryk avait à l'esprit toute la génération des éveilleurs tchèques et slovaques, notamment F. Palacký, K. H. Borovský et qui travaillaient tous les deux dans le même sens: réunir les peuples tchèque et slovaque au plan linguistique, culturel et politique.

Cependant, il est à noter que Ernest Renan était déjà du même avis: „Ce qui constitue une nation ce n'est pas de parler la même langue ou d'appartenir au même groupe ethnographique, c'est d'avoir fait ensemble de grandes choses dans le passé et de vouloir en faire encore dans l'avenir”.² A cet égard, Masaryk a été vraisemblablement influencé par les pensées de Renan. Ce dernier a joué dans la jeunesse de Masaryk un rôle intellectuel et spirituel déterminant comme d'ailleurs toutes les tendances de la pensée et de la civilisation françaises.

En somme, pour Masaryk l'Etat pouvait être mixte, composé de plusieurs nations, donc ethnies tant qu'ils avaient un programme intellectuel en commun. Or, pour la majorité des intellectuels tchèques et slovaques, fortement influencée par les thèses des romantiques allemands et notamment par le philosophe Herder, l'Etat équivalait à une seule nation qui se caractérisait par la conscience de son unité linguistique, culturelle et historique. La mauvaise compréhension de l'Etat-nation au sens de Masaryk dans la première République tchécoslovaque a conduit alors à une interprétation incorrecte du terme „nation tchécoslovaque”. Il ne s'agissait pas de donner le feu vert aux représentants de l'idéologie de l'Etat pour commencer la suprématie tchèque, mais de créer un état démocratique composé de deux nations sur pied d'égalité, tchèque et slovaque. E. Renan avait raison quand il a écrit: „La nation est une idée claire en apparence, mais qui prête aux plus dangereux malentendus”.³ Et ce qui s'est passé dans la nouvelle République de Masaryk.

¹ Masaryk, 1968, p. 89.

² Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?*, 1992.

³ Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?*, 1992.

Cependant, une chose demeure paradoxale. Masaryk tenait absolument au programme, entamé par les réveilleurs tchèques et slovaques. Il voulait le réaliser à la lettre. Mais le programme consistait non seulement en union politique des deux pays, mais aussi linguistique et nationale au sens ethnique du terme. Rappelons les efforts de l'écrivain tchèque Karel Havlíček Borovský (1821-1856), par exemple. Pour Borovský, la préservation de la langue tchécoslovaque (c'est-à-dire la langue tchèque littéraire) était une question de la plus haute importance, voire une question de l'existence ou de l'inexistence de la nation tchécoslovaque. Il considérait la codification du slovaque par Štúr comme une erreur monumentale.¹ Pourtant, Masaryk n'a pas pris en considération les questions linguistiques. D'ailleurs, il l'a dit: „...Laissez les Slovaques écrire comme ils veulent... Si cette langue est devenue une langue littéraire qu'elle le reste tant que les Slovaques en auront besoin...l'union de deux pays doit se faire au plan politique, laissons l'évolution linguistique aux générations suivantes".² En ce qui concerne l'unité nationale, Masaryk a déclaré: „Les Etats purement nationaux, ne comprenant qu'une seule nation, sont à peu près inexistants. Plus un Etat est grand, plus on y trouve de nations“.³ En dépit de son idée de la nation tchécoslovaque unie, il distinguait avec précision l'appartenance nationale des politiciens, scientifiques ou hommes de lettres et les rattachait soit à la nation tchèque soit à la nation slovaque. Il parlait souvent des Tchèques ou des Slovaques, des légionnaires tchèques et slovaques, des Slovaques vivant en Amérique, de ses élèves slovaques.

Néanmoins, tout cela peut s'expliquer si l'on tient compte de la formation intellectuelle de Masaryk. C'est elle qui nous révèle sa manière de voir le monde. Masaryk était un être avide de connaissance. Il n'était pas enfermé dans le concon de la philosophie allemande comme la génération des réveilleurs. Il était un Européen qui envisageait les problèmes dans leur ensemble, dans leurs connexions, dans leurs développements futurs. Sa vision du futur Etat tchécoslovaque faisait partie d'une Europe "nouvelle", unie, libre et démocratique. La démocratie se base sur le respect, la volonté et la liberté de chacun. On voit bien que l'imposition du programme, tel qu'il a été proposé par les éveilleurs tchèques et slovaques, n'était pas concevable pour cet homme érudit car cela reviendrait à ne pas respecter les désirs des Slovaques.

¹ Opat, 1991, p. 7.

² Cité par Opat, 1991, p. 7.

³ Masaryk, 2002, p. 65.

4. La nation tchécoslovaque, union politique ou ethnique?

La notion de „nation tchécoslovaque“ n'a pas été donc comprise de la même façon. La majorité des politiciens tchèques du parti de droite, ayant à sa tête Karel Kramář, pensaient qu'il s'agissait d'une union au sens ethnique du terme. Le 13 juin 1918 Kramář a publié un article intitulé *Pozdrav z Čech* (Les salutations de la Tchéquie) dans lequel il tâchait de convaincre les Tchèques et les Slovaques de chercher leur unité intérieure – une synthèse.¹ Seule une minorité de politiciens tchèques et slovaques comprenait la nation tchécoslovaque au sens de Masaryk, c'est-à-dire comme une union politique. Masaryk a écrit: „J'utilise le terme tchécoslovaque au sens politique, c'est à nous de mettre le contenu politique dans ce terme. Sinon, je parle toujours des Tchèques et des Slovaques“.² Les politiciens slovaques (Ivan Dérer, Vavro Šrobár, Ivan Markovič et autres) rassemblés avant et pendant la guerre autour des revues Hlas (La Voix) et Prúdy (Les Courants) comprenaient également la notion de la nation tchécoslovaque au sens de Masaryk. Ce groupe de politiciens, dont le plus éminent représentant était le social démocrate Ivan Dérer, voulait conserver la nation tchécoslovaque comme une nation politique tout en respectant les différences linguistiques et culturelles des deux nations.³ Il est intéressant de constater que même le politicien slovaque Milan Hodža qui défendait l'unité ethnique et historico-culturelle de Tchèques et des Slovaques dans son livre *Československý rozkol*, 1920, (Le Schisme tchécoslovaque) a écrit: „Ne parlons pas de la nation tchécoslovaque. Nous sommes soit Tchèques, soit Slovaques, mais nous ne pouvons pas être Tchécoslovaques. Nous sommes les citoyens de l'Etat tchécoslovaque, nous avons l'administration en commun, mais nous sommes deux nations distinctes“.⁴

Il existait encore une autre opinion: l'union politique de deux nations va se fondre à l'avenir en une seule entité nationale et ethnique. Le socialiste slovaque Igor Hrušovský se réclamait de cette opinion: „L'élément tchèque domine dans cet état

¹ Kramář, voir *Moravsko-slezský sborník* p. 2-7.

² Cité par Gašparíková-Horáková, 1995, p. 62.

³ Rychlík, 1997, p. 127.

⁴ Cité par Zuberec, 1979, p. 517.

du point de vue de la culture, de l'économie et de la politique.. Il va de soi qu'il mettra le cachet de son ethnie sur le front de toute la nation...".¹

Masaryk ne nous a jamais livré dans ses écrits quelle était son attitude vis-à-vis de la Slovaquie, mais de ses discours et écrits on peut déduire qu'il considérait les Slovaques comme un peuple linguistiquement et culturellement très proche des Tchèques, donc comme une ethnie à part entière. Son discours de 1921 à Bratislava en témoigne: „L'égalité entre les parties tchèque et slovaque, exprimée non seulement au nom de l'Etat, mais aussi par la Constitution démocratique et par le programme politique d'Etat, garantit à la Slovaquie de garder sa langue, sa culture, et de continuer de développer le caractère national slovaque".²

Il s'en suit que, pour Masaryk, la construction de l'Etat tchécoslovaque n'était qu'un projet purement politique: réunir au plan politique les deux pays et non pas assimiler les Slovaques ethniquement et linguistiquement aux Tchèques. Au contraire, il luttait pour élever leur niveau de vie, pour leur meilleur destin. C'était un homme qui aimait les gens. Le thème de l'homme et de l'humanité a été au centre de ses préoccupations quotidiennes. On peut s'en rendre compte en lisant le livre de Karel Čapek *Les entretiens avec T. G. Masaryk*.

Le terme de nation tchécoslovaque n'était donc qu'un toit pour abriter les deux nations. Mais comment expliquer la fameuse phrase de Masaryk: „Les Slovaques sont les Tchèques", destinée au gouvernement anglais en 1916?³ On voit qu'il y a des contradictions dans la pensée de Masaryk, à moins qu'il ne s'agisse d'une pure manœuvre politique ayant pour but de convaincre les Alliés de l'unité ethnique des deux pays.

¹ Archív Ústavu T. G. Masaryka f. Slovensko, k. 1, fasc. 2, č. 1390/23, dopis Igora Hrušovského T. G. Masarykovi.

² Slovensko Masarykovi, 1930, p. 69.

³ Cité par Pražák, 1925, p. 41.

5. Idée d'une nation tchécoslovaque unie avant la Première Guerre mondiale

Le fait que les Tchèques et les Slovaques aient toujours été considérés comme deux peuples extrêmement proches est attesté par divers documents historiques, des livres de grammaire, des écrits linguistiques. La population de la Slovaquie actuelle a été appelée diversement au cours de l'histoire et les termes suivants ont été utilisés pour la désigner: „Tchèques“, „Slaves tchèques“, „Slovaques, donc Tchèques“ et „Tchécoslovaques“. Ces appellations sont d'abord apparues en latin, au XVIII^{ème} siècle en allemand et au début du XIX^{ème} siècle en tchèque. Avant la première tentative de codifier la langue slovaque par Anton Bernolák en 1787, les Slovaques ont été souvent assimilés aux Tchèques ou aux Slaves en général.

La première mention en latin „Sclavi et Boemi“ (Les Slaves et les Tchèques) par un auteur inconnu date du début du XVIII^{ème} siècle. D'autres mentions ont suivi. Un des plus grands théoriciens du tchécoslovaquisme Albert Pražák, dans son livre *Československý národ* (La nation tchécoslovaque), a tenté de les énumérer. Il a recensé plus de 150 exemples qui témoignaient de la proximité, ne serait-ce de la même identité de ces deux peuples. Et d'après lui, la liste était loin d'être exhaustive. Mais comment savoir que l'appellation en latin „Sclavi“ désignait les Slovaques et non pas les Slovènes? Car les Slovènes portaient le même nom à l'époque: „Sclavi“. Il en découle qu'Albert Pražák a fait seulement des suppositions. Les exemples plus récents, qui datent du XIX^{ème} siècle, sont plus probants, car le peuple slovaque en tant que peuple au sens actuel se trouvait délimité. C'était le mérite d'Anton Bernolák. Il a été le premier à utiliser le terme „Slovaque“. Dès lors, une conscience ethnique slovaque a commencé à se former. Nous pouvons donc plus volontiers croire aux citations proposées par Albert Pražák. J'en cite quelques-unes, comme par exemple celle de Štěpán Launer, connu pour ses écrits polémiques contre la codification du slovaque par Štúr: „Le tronc avec quatre branches...Tchèques, Moraves, Silésiens, Slovaques...Si un Slovaque se détoune des Tchèques, il se détourne de son esprit".¹ Ou bien, celle de Josef Dobrovský qui a écrit en 1798 que „les Moraves, les Slovaques ad Bohemiam spectant“.²

¹ Cité par Pražák, 1925, p.17.

² Cité par Pražák, 1929, p. 9.

Anton Štefánek, lui aussi, se réclamait de l'unité nationale tchécoslovaque et déclarait: „Les Tchèques et les Slovaques sont une seule et même nation....les Tchèques et les Slovaques ont le sentiment d'appartenir à une seule et même nation.“¹

Il faut aussi dire que des réflexions de même type se faisaient également à l'étranger. En Hongrie, par exemple, Verbötzi dans son code de 1609 parlait de „Bohoemi et Slavi“ (les Tchèques et les Slaves). Le nouveau code de 1699 a encore plus resserré les liens entre les deux peuples en nommant les Slovaques les Tchèques „...Slavis seu Bohoemis...“ Cependant dans ce cas aussi on peut se poser la même question: Verbötzi, en parlant de „Slavi“, avait-il à l'esprit les Slovaques ou les Slovènes?

Nikolaï Danilevskij, dans son ouvrage *Russie et Europe*, a désigné les Tchèques, les Moraves et les Slovaques comme une unité nationale singulière. Il en va de même pour le professeur ukrainien A. L. Pogodina dont l'influence s'est fait sentir chez les légionnaires slovaques. Pogodina lui-même considérait les Slovaques comme une branche organique de la nation tchécoslovaque et affirmait que l'unité linguistique et culturelle tchécoslovaque était dictée sans arrêt par la vie. De tels exemples, on peut en trouver beaucoup. Cependant, je tiens à mentionner deux historiens dont le plus grand mérite a été de contribuer à faire connaître au monde occidental les Slovaques: l'Ecossois Robert Seton-Watson et le Français Ernest Denis. Tous les deux défendaient l'idée de l'unité tchécoslovaque et étaient convaincus que la réunion de la Slovaquie à la Bohême était légitime. Seton-Watson a écrit: „Les Tchèques et les Slovaques sont si proches les uns des autres, si facilement interchangeables, qu'aucun effort humain ne peut empêcher qu'ils s'influencent mutuellement avec chaque années qui passent...“² Ernest Denis ne récusait point cette interprétation. Il considérait les Slovaques comme un rameau de la nation tchèque. A ses yeux „les deux peuples ont une identité commune, proviennent de la même souche et sont nourris par la même sève“.³

¹ Cité par Pražák, 1925, p. 40-41.

² Seton-Watson, 1924, p. 129.

³ Denis, 1921, p. 99.

6. La langue tchèque en tant que langue littéraire en Slovaquie du XV au XIX ème siècle

La langue slovaque littéraire est beaucoup plus jeune que la langue tchèque. La première tentative de codifier la langue slovaque date de 1787 par le prêtre catholique Anton Bernolák (1762-1813). L'expérience de Bernolák n'a pas été probante. Quant à la deuxième tentative qui date de 1848, réalisée par Ľudovít Štúr (1815-1856), Josef Ľudovít Miloslav Hurban (1817-1888) et Michal Miloslav Hodža (1811-1870), elle s'est avérée décisive.

À partir du XI ème siècle, la Slovaquie a fait partie de la Hongrie. Les premiers écrits sauvegardés étaient en latin, langue de la diplomatie et de l'Eglise. Le tchèque a commencé à pénétrer sur le territoire slovaque à partir du XV ème siècle à l'époque des guerres hussites. Dans ces années-là, beaucoup de militaires hussites et de hejtmans au service du commandant tchèque Jan Jiskra de Brandys s'en allaient en Slovaquie. Dans les années 80 du XV ème siècle, le tchèque, notamment dans la Slovaquie occidentale où les influences étaient les plus fortes, a été adopté comme langue littéraire. De nombreux documents en témoignent - correspondances officielles entre le souverain et les villes, chartes urbaines et corporatives. La Slovaquie dominée par la Hongrie ne réunissait pas les conditions nécessaires à l'instauration d'une langue littéraire purement autochtone.

Le règne des Jagellons (1490-1526) à la fois dans les pays de Bohême et la Haute Hongrie (actuelle Slovaquie) a encore intensifié le processus de rapprochement culturel et linguistique des Tchèques et des Slovaques. La langue tchèque a commencé à être employée sur tout le territoire slovaque à côté du latin comme langue littéraire et langue d'administration des féodaux slovaques et hongrois. Il s'agissait du tchèque de la traduction de **la Bible de Kralice**, faite par les membres de l'Unité des frères protestants de Bohême et de Moravie entre 1579-1596 à laquelle avaient participé aussi les Slovaques (parmi eux Pavol Jesenský). Les Slovaques considéraient cette langue comme leur propre langue littéraire. Mais les documents historiques prouvent qu'ils en „slovaquisaient" la grammaire et le lexique. Ainsi, parmi les premiers textes slovaquisés figure *Le livre de Žilina* (1473), qui représente une traduction tchèque slovaquisée du droit de Magdebourg. Or, l'arrivée massive en Slovaquie d'expatriés et de curés tchèques qui connaissaient très bien le

tchèque littéraire, notamment suite à la défaite de la Montagne Blanche en 1620, a empêché une plus grande slovaquisation des textes.

Dorénavant, en Slovaquie, le tchèque a été enseigné à l'école, prêché à l'église, les livres ont été imprimés en tchèque. Par ailleurs, il subsistait des liens naturels, quoique fluctuants, entre la Moravie et la Slovaquie malgré la séparation politique.

Selon l'historien tchèque Jan Novotný, qui s'intéressait aux relations tchéco-slovaques non seulement du point de vue historique mais aussi linguistique, la langue tchèque, en tant que langue littéraire, a commencé à pénétrer beaucoup plus tôt en Slovaquie qu'aux XIV et XV ème siècles. La pénétration de la langue tchèque a été un processus culturel durable plongeant ses racines probablement à l'époque de la Grande-Moravie (IX ème siècle). La langue utilisée dans le cadre de la Principauté de la Grande-Moravie n'a pas disparu aussitôt après sa dislocation (X ème siècle), mais a continué d'exister en Moravie avant que le dialecte pragois n'ait été élevé au rang de la langue littéraire. De ce fait, les linguistes pensent que la langue tchèque de type morave a été employée en Slovaquie avant même le XV ème siècle. Mais son emploi ne se réduisait qu'aux textes d'inspiration religieuse. Les textes liturgiques en témoignent. La terminologie slovaque est presque identique à quelque exceptions près à celle du tchèque. Selon Novotný, ceci a créé de bonnes conditions pour l'acceptation de la langue tchèque par les Slovaques au XV ème siècle. La langue tchèque n'était donc pas un idiome étranger pour les Slovaques.¹

Tout au long du XVIII ème siècle, le tchèque a continué de servir de langue littéraire en Slovaquie, mais les textes étaient de plus en plus slovaquisés. L'époque du Réveil national a apporté de grands changements en ce qui concerne le futur développement linguistique de la Slovaquie. L'identité nationale slovaque, qui jusqu'alors n'avait pratiquement pas conscience de son existence, a commencé à s'élaborer. Les idées d'un humaniste italien Galeotto Marzio (1427-1479), qui vivait à la Cour de Mathias de Corvin, ont joué un grand rôle dans le développement de la conscience nationale slovaque et la montée du sentiment national. Marzio pensait que la langue slovaque était la mère de toutes les langues slaves (*Slavonica enim lingua omnium istarum mater esse cognoscitur*).² Cette idée a été reprise avec

¹ Novotný, 1968, p. 22.

² Pauliny, 1983, p. 77.

enthousiasme notamment par Daniel Krmán et Ľudovít Štúr pour qui la langue est devenue le signe essentiel de l'identité slovaque.

C'est à cette époque-là que l'on voit la première tentative d'utiliser le slovaque comme langue littéraire. Il s'agissait d'un roman didactique intitulé *René mladencia príhodi a skusenosti*, 1785, (Les aventures et expériences d'un jeune homme René), écrit par un prêtre catholique slovaque Josef Ignac Bajza (1755-1836). Mais le premier codificateur du slovaque a été un autre prêtre, originaire d'Orava, Anton Bernolák qui a publié en 1787 sa *Dissertatio philologico-critica de litteris Slavorum* (Réflexion philologico-critique sur le slovaque littéraire).

Bernolák allait cependant se heurter à des obstacles de taille. Il a choisi le dialecte de Slovaquie occidentale qui n'était pas compréhensible pour tous les habitants du pays. De plus, les pasteurs protestants étaient très attachés à la *bibličtina*, à ce tchèque liturgique de la Bible de Kralice. Pour eux, le maintien de liens très étroits avec les Tchèques était très important car ils y voyaient une sorte de défense contre les Magyars. La Societas slavica, animée par Ondřej Plachý, l'Institut pour la langue et la littérature tchéco-slovaque auprès du lycée évangélique de Presbourg (Bratislava actuelle), avec Juraj Palkovič, et la Société savante de Bohuslav Tablic soutenaient également ce courant tchéco-slovaque.

Ainsi, la première codification de la langue slovaque par Bernolák a départagé les catholiques et les protestants. Les prêtres catholiques slovaques publiaient des livres dans la langue littéraire codifiée par Bernolák alors que les protestants slovaques continuaient d'employer à l'église et dans leurs livres le tchèque biblique. Ils l'appelaient „českoslovenština”.

Le dialogue s'est ouvert entre les deux orientations au moment où la magyarisation systématique a menacé la Slovaquie. La nouvelle génération de protestants slovaques, groupée autour du lycée de Presbourg, s'est mise à l'œuvre afin de sauver l'identité nationale slovaque. S'est alors formé un trio composé de Michal Miloslav Hodža, de Miroslav Hurban et de Ľudovít Štúr. Tous les trois, nés dans la décennie 1810, ont été imprégnés par l'atmosphère romantique dominante à l'époque. Selon Štúr, l'ancien promoteur de l'union tchéco-slovaque, il fallait unir la Slovaquie au moyen de la langue pour éviter d'être écrasé par les Magyars. Il espérait que les Hongrois accorderaient ainsi aux Slovaques des droits politiques et culturels et feraient de la Slovaquie un territoire autonome pour ce qui touchait à l'administration, à la nationalité et à la culture. Štúr a choisi le dialecte de la Slovaquie centrale comme fondement de la langue littéraire. La société Tatrin, les Slovenskije narodnje novini et l'almanach Nitra étaient les vecteurs de cette nouvelle

langue. Pour justifier sa démarche, il a écrit en 1846 un ouvrage intitulé *Nárečja slovenskuo alebo potreba písanija v tomto nárečí* (Le dialecte slovaque ou la nécessité d'écrire dans ce dialecte) où il défendait le slovaque littéraire. Aux yeux de Štúr, la langue jouait donc un rôle essentiel dans l'essor de la conscience nationale slovaque. C'était l'élément qui devait permettre la reconnaissance de la Slovaquie en tant que nation:

„...En élevant notre dialecte au niveau de la langue littéraire nous voulons atteindre aussi l'unité de notre tribu jusque-là dispersée; sans cette unité nous resterions dans la poussière et nous ne ferions rien pour nous élever et pour faire reconnaître notre nationalité...“¹

À son livre, il a rajouté encore une analyse grammaticale du slovaque *Nauka reči slovenskej*, 1846, (Science sur la langue slovaque).

La réaction des Hongrois s'est avérée cependant tout autre. Contre toute attente ils ont déclaré que les Slovaques n'étaient pas une nation et qu'ils devaient, de gré ou de force, renoncer à leurs prétentions nationales et culturelles. Dès lors, l'emploi de la langue slovaque a été interdit jusqu'en 1918.

Les tchécofiles restaient cependant sur leurs positions et ont lancé contre les écrits de Štúr un livre intitulé *Hlasové o potřebě jednoty spisovného jazyka pro Čechy, Morawany a Slováky*, 1846, (Les Voix sur la nécessité de l'unité de la langue littéraire pour les Tchèques, Moraves et Slovaques) dont les voix les plus éminentes étaient celles de J. Jungmann, F. Palacký, J. Kollár et P. J. Šafařík. Ils défendaient tous la nécessité d'avoir une langue littéraire commune, que ce soit le pur tchèque (Jungmann, Palacký) ou le tchèque slovaquisé (Kollár, Šafařík).

Deuxième partie

La langue tchécoslovaque

¹ Štúr, 1957, p.11-19.

1. La langue – élément de base dans la construction des identités nationales tchèque et slovaque

En Europe centrale et orientale on a toujours donné une importance démesurée à la question de la langue en ce qui concerne la „question nationale” notamment dès l’époque du romantisme allemand. C’est une conséquence des idées du philosophe allemand Johann Gottfried Herder (1744-1803), largement véhiculées dans les pays slaves. À cette époque-là, une grande majorité de peuples slaves vivaient sous la domination de l’Empire austro-hongrois et ne possédaient pas leur propres états. Herder a développé la réflexion suivante: si un peuple possède sa langue et sa tradition spécifique, il a le droit de réclamer son indépendance.¹ Cette idée a eu beaucoup de succès chez les Slaves. Pour eux, il s’agissait donc d’un moyen de s’en sortir et d’obtenir la liberté tant désirée. Herder a donc apporté une solution à une situation apparemment sans issue. Selon Kohn Herder définissait les droits que conféraient la nationalité et la langue maternelle à une époque où les Bohémiens, les Slovènes et les Croates ne soupçonnaient pas qu’ils puissent posséder quelque autonomie et n’imaginaient pas que les peuples slaves soient appelés à jouer un rôle dans l’avenir. (Il) est venu leur dire „qu’un peuple, surtout s’il est resté à l’abri de la civilisation, ne possède rien de plus précieux que la langue de ses pères, réceptacle du patrimoine spirituel, fait de traditions, d’histoire, de croyances et qui représente l’âme, le cœur, et la vie dans sa plénitude. Priver le peuple de sa langue, c’est lui extorquer des biens mortels qui se transmettent de parents à enfants”.¹

Terminant souvent leur études par des séjours à l’Université de Göttingen, de Halle, de Iena et etc., les érudits tchèques et slovaques se sont inspirés de la philosophie de Herder. Ils l’ont intégrée et transmise directement dans leurs pays d’origine. Herder a donc exercé une profonde influence sur la pensée tchèque et slovaque. De ce fait, en Tchéquie ainsi qu’en Slovaquie on attribue à la langue une valeur essentielle jusqu’à nos jours.

¹ Herder, *Idées sur la philosophie de l’histoire de l’humanité*, 1791.

2. La Constitution tchécoslovaque de 1920

Vu tout cela, il n'est pas donc étonnant qu'il y ait eu un débat perpétuel concernant les langues tchèque et slovaque qui se poursuivait déjà à partir de la Renaissance nationale jusqu'en 1993 quand la Tchécoslovaquie s'est scindée en deux parties indépendantes: la République tchèque et la Slovaquie. Or, il faut dire que ce débat d'ordre linguistique n'a jamais été aussi vif que pendant la première République de Masaryk. Et c'était la formulation „langue tchécoslovaque“ présente dans la Constitution tchécoslovaque de 1920 qui en était la cause.

La Constitution de 1920 illustre bien à quel point la question de la langue était cruciale. Alors que dans la Constitution de la Troisième République française, qui servait de modèle pour la Constitution tchécoslovaque, la question de la langue n'était pas du tout traitée, dans la Constitution tchécoslovaque, cette question a occupé une place à part. Je ne vais pas ici m'occuper de tout ce qui était écrit sur les droits linguistiques des minorités nationales, mais je vais me pencher sur ce qui m'intéresse dans mon travail, c'est-à-dire traduire le plus fidèlement possible tout ce qui concernait la langue officielle de l'Etat tchécoslovaque.

Dans le premier paragraphe de Loi linguistique, il était écrit: La langue tchécoslovaque est la langue officielle de l'Etat tchécoslovaque. Il s'agit d'une langue

1. que l'on parle devant les tribunaux, dans les bureaux, entreprises et organes de la république.
2. que l'on peut lire sur les billets de banque.
3. que parlent les militaires lors de la transmission des ordres. Cependant, au contact d'une équipe ne connaissant pas cette langue, il est possible d'employer la langue maternelle².

Dans le § 4, la langue tchécoslovaque était présentée comme une langue ayant deux *znění* (versions), tchèque et slovaque, la première étant utilisée en général dans les Pays tchèques, la deuxième en Slovaquie.

¹ Cité par Kohn, 1963, p. 8.

² Il faut interpréter cette phrase en tenant compte du fait que dans la première République tchécoslovaque vivaient des minorités nationales. Au recensement de la population de 1921, 65 % formait la population de nationalité tchécoslovaque, 23,4 % de nationalité allemande, 5,6 % de nationalité hongroise, 3,4 % de nationalité russe, 1,3 % de nationalité juive, 0,6 % de nationalité polonaise, et 0,2 % d'autres nationalités....Les peuples, n'ayant pas

Il en découle que la Constitution ne reconnaissait pas deux langues officielles, mais seulement une seule, car le mot tchèque „znění“ ne peut être traduit en français que par „version“, „résonance“, „tonalité“, „sons“, „expression“, ou par un autre synonyme. Mais en aucun cas, le mot „znění“ ne peut être traduit en français par „langue“.

Ľudovít Novák, linguiste slovaque, membre du Cercle linguistique de Prague, dans son article *Spisovná slovenčina a ústava československej republiky* (Le slovaque littéraire et la Constitution de la République tchécoslovaque) a proposé l'amendement du § 1 de Loi linguistique. Son idée était de définir plus exactement la notion de la „langue tchécoslovaque“. Il a avancé donc la modification suivante: „La langue tchécoslovaque est la langue officielle de l'Etat tchécoslovaque qui se réalise dans deux langues littéraires égales: tchèque et slovaque“. Ensuite, il a dit que „cette modification démontrerait que la langue tchécoslovaque n'est qu'une notion abstraite, représentée dans le monde réel par deux langues littéraires, tchèque et slovaque qui jouissent d'un statut égal“¹. Il voulait ainsi apaiser les revendications du mouvement autonomiste slovaque, dirigé par Andrej Hlinka. À son regret, aucune modification n'a été faite.

3. La naissance de l'adjectif „tchécoslovaque“

La formulation „langue tchécoslovaque“, employée dans la Constitution, n'était pas une notion nouvelle. Ce terme circulait déjà à l'époque du Réveil national tchèque et slovaque, apparaissait sous la plume des plus grands savants, comme Dobrovský, Kollár, Šafařík, Hurban.... Vladimír Macura dans son livre *Znamení zrodu* (Le symbole de la naissance) en témoigne: „Le terme, en lui-même, tchécoslovaque, jouit d'une vieille tradition. Il s'utilisait en vérité depuis le XVIII ème siècle“.²

connaissance du tchèque ou du slovaque, pouvaient donc s'exprimer dans leur langue maternelle.

¹ Novák, 1936, p. 18.

² Macura, 1983, p. 164-165.

Le premier à évoquer la langue tchécoslovaque, était le pasteur slovaque Daniel Krman (1663-1740). Dans sa grammaire inachevée *Rudimenta Grammaticae Slavo-Bohemicae*, 1729, il a appelé cette langue „lingua slavico-bohemica". Un autre pasteur slovaque Pavel Doležal (1700-1778) a rédigé une grammaire, intitulée *Grammatica Slavico-Bohemica*, 1746, où il s'occupait des différences entre les langues tchèque et slovaque. Le slovaque Matěj Běl (1684-1749), recteur au lycée de Bratislava, qui professait également une vive admiration pour sa langue maternelle, a noté dans la préface de *Grammatica* de Doležal ceci: „La langue slovaque-tchèque peut être rangée parmi les langues les plus cultivées." Ce terme en latin „lingua slavico-bohemica" ou occasionnellement en tchèque „langue slovaque-tchèque" a été employé par les protestants slovaques au cours du XVIII^{ème} siècle. L'adjectif „tchéco-slovaque" n'est apparu qu'au début du XIX^{ème} siècle. Il est intéressant de signaler que cet adjectif composé a pris naissance chez les Slovaques. Selon Ďurovič, linguiste contemporain slovaque, les Slovaques sentaient probablement qu'ils s'éloignaient des Tchèques et par cette nouvelle terminologie ils voulaient consolider leur unité. Ce dernier n'a pas réussi cependant à trouver la motivation explicite qui poussait les Slovaques à employer cette nouvelle terminologie „tchéco-slovaque".¹

4. L'attitude des éveilleurs à l'égard des langues tchèque et slovaque

Au XIX^{ème} siècle, le terme „langue tchéco-slovaque" a été donc mis en circulation par la génération des réveilleurs slovaques. Ils exprimaient tous leur point de vue sur la langue. Šafařík considérait les Tchèques comme un tronc principal, les Moraves, les Silésiens et les Slovaques comme ses branches. „L'union des ces pays est encore d'avantage appuyée par une langue littéraire commune ", affirmait-il.²

Josef Miloslav Hurban, qui au départ croyait en l'avenir de la langue slovaque et voyait en elle un moyen d'échapper à la domination magyare, a changé de tactique et a fait, en 1876, la proclamation fondamentale suivante: „Tchèques et Slovaques

¹ Ďurovič, 1998, p. 49.

² Cité par Pražák, 1929, p. 57.

sont une seule et même langue, une seule et même culture, un seul et même passé.¹ Selon lui, les Slovaques parlaient un des dialectes tchécoslovaques.² D'ailleurs, Hurban a été le premier à lancer le thème de „Tchécoslovaquie“ dans le journal tchèque *Květy* en 1839.

Il en était de même de Jan Kollár. Ce que souhaitait Kollár c'était de réunir les deux systèmes linguistiques tchèque et slovaque et de créer une langue tchécoslovaque³ littéraire. Le pasteur slovaque se rendait compte qu'il y avait une différence de plus en plus grande entre la langue parlée des Slovaques et la langue tchèque littéraire qui s'était normalisée au XIX^e siècle, sous l'influence de l'idéologie nationaliste anti-allemande⁴. Le nouveau tchèque, enrichi de néologismes et de germanismes, devenait de plus en plus incompréhensible pour les Slovaques. Afin de surmonter les différences, Kollár et Šafařík ont proposé d'élaborer une langue commune pour les Tchèques et les Slovaques. Kollár a développé cette idée dans l'article intitulé *O československé jednotě w řeči a w literatuře* (De l'unité tchécoslovaque dans la langue et la littérature). Il a reproché à la langue tchèque de ne pas être une langue mélodieuse. Selon lui elle contenait des sons désagréables à l'oreille, et de plus, elle était imprégnée de germanismes. La langue tchécoslovaque, à ses yeux, devrait avoir une base grammaticale purement tchèque, écarter de son lexique tout vocable emprunté à l'allemand et emprunter de mots diverses à la langue slovaque. „Le tchèque et le slovaque devraient se compléter, s'enrichir et s'orner mutuellement. Ce faisant, la langue tchécoslovaque atteindrait le sommet de l'harmonie et de la perfection“.⁵ Ainsi, Kollár „slovaquisait“ consciemment la langue tchèque de ses écrits, comme par exemple *O literární vzájemnosti mezi kmeny a nářečími slavskými*, (De la solidarité littéraire entre les tribus et les dialectes slaves) qui rappelle plutôt le slovaque que le tchèque. Comme Dobrovský, il ne croyait pas à l'avenir d'une langue slovaque littéraire à cause d'un nombre élevé de dialectes slovaques.

¹ Cité par Pražák, 1923, p. 231.

² Pražák, 1923, p. 23.

³ Kollár écrivait la langue tchécoslovaque sans le trait d'union.

⁴ Vers la moitié du XIX^e siècle, les Tchèques auraient dû être intégrés à la nation allemande, ce qui a provoqué une opposition à l'élément allemand et a renforcé l'affirmation de la différence et de la spécificité tchèque. Par un souci de dégermanisation de la langue tchèque, les intellectuels tchèques généralement bilingues germano-tchèques ont mis tout en œuvre pour éviter des emprunts à la langue allemande. Cependant, le contact permanent des deux langues depuis des siècles a continué à se faire sentir. Ainsi, malgré tous les efforts possibles, le tchèque a repris des éléments allemands, par exemple sous la forme de calques.

⁵ Kollár, 1846, p. 112.

Trois ans plus tard après Kollár, Šafařík dans son ouvrage *Geschichte der slawischen Sprache und Literatur nach allen Mundarten*, 1826, a développé les mêmes réflexions.

L'écrivain slovaque Karol Kuzmány (1806-1866) affirmait que le peuple slovaque comprenait mieux la langue tchèque que celle de Bernolák. Dans le journal *Hronka*, 1837, ce dernier expliquait les mots inconnus tchèques aux Slovaques et vice versa en demandant aux Tchèques si les Slovaques pouvaient utiliser dans leur langue commune leurs particularités phonétiques. Michal Miloslav Hodža (1811-1870), lui aussi, s'est passionné pour la langue tchécoslovaque qui „ne devrait être ni pure tchèque, ni pure slovaque mais le fruit des artistes, superposé à ces deux derniers.“¹ Ľudovít Štúr (1815-1856), lui-même, suite à la codification de la langue slovaque, voulait à nouveau rapprocher le slovaque du tchèque. Or, le rapprochement ne devait se faire qu'en seul sens, c'est-à-dire, du tchèque au slovaque, pas le contraire puisque la langue slovaque était le berceau de toutes les langues slaves.² M. M. Hodža était du même avis. Sans apporter le témoignage linguistique plus concret, Hodža considérait la langue slovaque en tant qu'une langue panslave qui était au croisement des langues russe, polonaise, illyrienne et tchèque.³ De ce fait, il incitait les Tchèques de ne pas s'éloigner du slovaque car la langue de leurs poèmes d'une époque plus lointaine était celle des Slovaques.⁴

Ce qui réunissait la génération des réveilleurs tchèques et slovaques, c'était leur volonté commune de sauvegarder la langue littéraire tchèque. Néanmoins, il faut préciser que les Slovaques cherchaient à embellir la langue tchèque par des mots et des tournures typiques slovaques alors que les Tchèques insistaient sur l'emploi du tchèque pur.

Les réveilleurs slovaques mettaient donc l'accent sur le terme „tchéco-slovaque“, sur le mélange des deux langues, maintes fois répété dans leurs écrits tandis que les réveilleurs tchèques utilisaient pour désigner la langue commune des Tchèques et des Slovaques „la langue tchèque“. Dans les ouvrages de Josef Jungmann (1773-1847) et de František Palacký (1798-1876), on ne trouve pas la dénomination „la langue tchéco-slovaque“. Ils parlaient soit de la langue tchèque soit de la langue slovaque et leurs efforts consistaient à faire perdurer l'emploi de la langue tchèque

¹ Cité par Pražák, 1922, p. 245.

² Pražák, 1922, p. 351.

³ Trávníček, 1935, p.16.

⁴ Hodža, 1848.

pure en Slovaquie, et non un mélange de deux langues. Pour eux, la langue slovaque jouait un rôle secondaire. C'était aux Slovaques de faire des concessions et d'accepter la langue tchèque comme langue littéraire.

Jungmann, linguiste et historien de la littérature, dans son article *O různění českého spisowného jazyka* (De différentes variations au sein de la langue tchèque) voulait que les Slovaques optent pour une orthographe commune avec les Tchèques. À la question de savoir si la langue tchèque devait puiser dans le vocabulaire slovaque, il a répondu de la manière suivante: „La langue slovaque comporte plusieurs dialectes. Quel dialecte faut-il donc choisir? Le dialecte de la Slovaquie centrale qui est en train de se normaliser?" Jungmann n'en était pas convaincu. "Pourquoi faut-il choisir le verbe slovaque à la troisième personne du pluriel *chcau*, *chodia* au détriment du verbe tchèque *chteji*, *chodi*, „veulent“, „marchent"? Les formes tchèques *chteji*, *chodi* ne résonnent-elles pas mieux?".¹

Palacký, historien et homme politique tchèque, lui aussi, n'était pas persuadé du bien-fondé d'un mélange linguistique tchéco-slovaque. Il a exprimé sa position dans l'article *O národech uherských, zvláště Slowanech* (De peuples vivant en Hongrie, notamment de Slaves): „Si on emballait les mots tchèques dans le capuchon slovaque, cela n'apporterait rien ni aux Slovaques ni aux Tchèques. Mais, au contraire, les Tchèques subiraient une immense perte et cela détournerait de nous la population tchèque".² À un autre endroit du même article, Palacký cherchait à consolider l'union tchécoslovaque tout en restant persuadé que le tchèque pur devait être conservé: „Si l'union littéraire des Tchèques et des Slovaques avait été plus solide et plus intense, les Slovaques n'auraient pas trouvé dans la langue tchèque des mots inconnus comme cela leur arrive maintenant"³.

Le slaviste Josef Dobrovský (1753-1829), le plus vieux représentant du Réveil national tchèque, affirmait déjà que „les Slovaques feraient mieux d'employer la langue tchèque littéraire pure"⁴. Ce dernier s'intéressait beaucoup à la Slovaquie, à la relation entre les langues tchèque et slovaque. Un échange épistolaire avec Jiří Ribay (1754-1812), linguiste slovaque et ethnographe, lui a permis de se familiariser

¹ Jungmann, 1846, p. 60.

² Palacký, 1846, p. 47.

³ Palacký, 1846, p. 26.

⁴ *Litterarisches Magazin von Böhmen und Mähren*. Herausgegeben von Joseph Dobrowsky. II. Stück, Prag, 1786, p. 167.

avec l'évolution linguistique, littéraire et culturelle en Slovaquie. Les informations apportées par Ribay confirmaient le bien-fondé de ses théories sur la relation entre le tchèque et le slovaque. En 1786, Dobrovský a publié dans le journal *Litterarisches Magazin* une lettre de Ribay en y rajoutant le commentaire suivant: „Le tchèque, le morave et le slovaque forment une seule langue, un dialecte principal de la langue slave“¹. Outre le tchèque, il considérait comme d'autres dialectes principaux de la langue slave le polonais, le russe et l'illyrien.

En somme, pour Dobrovský, le slovaque faisait partie du tchèque. D'ailleurs, il l'a dit de façon explicite: „La relation du tchèque littéraire à l'égard du slovaque est la même que Hochdeutsch à l'égard d'un parler populaire allemand“². De ce fait, il a condamné les efforts de Bernolák de codifier la langue slovaque. À ce propos, dans une lettre à Ribay qui date de 1794, il a écrit: „Il est fâcheux que les Slovaques ne veuillent pas tenir avec nous....On ne devrait pas prendre les différences dans les villages pour ionien, attique et dorien. Sous cet angle-là, les Allemands étaient plus sages que nous, les Slaves tout le temps en discorde“³.

Jan Menšík s'occupait de problèmes linguistiques suite à la proclamation de l'Etat tchécoslovaque. Dans son article *K snahám o náš jednotný spisovný jazyk* (Les efforts déployés en vue d'avoir une langue littéraire commune) a tenté d'esquisser toutes les tentatives de sauvegarder une langue commune qui a marqué l'histoire tchèque et slovaque et qui a culminé par l'Exposition ethnographique de 1895. À l'occasion de cette exposition, tous les défenseurs de l'idée tchécoslovaque se sont réunis afin de promouvoir une seule langue littéraire pour les Pays tchèques et la Slovaquie. Leurs arguments se basaient sur les réflexions des savants tchèques et slovaques, cités ci-dessus. En se basant sur les idées de Jungmann, les membres de l'Union tchéco-slovaque disaient que les langues russe, française, allemande devaient nous servir d'exemple. Elles ont gardé leur continuité historique malgré la multitude de différents dialectes.⁴

¹ *Litterarisches Magazin von Böhmen und Mähren*. Herausgegeben von Joseph Dobrowsky. II. Stück, Prag, 1786, p. 161-169.

² Idem, p.163.

³ *Josefa Dobrovského korespondence II. Vzájemné listy Josefa Dobrovského a Jiřího Ribaye z let 1783-1810*, 1913, p. 243-244.

⁴ Menšík, 1923, p. 203.

Ainsi, selon les membres de l'Union tchéco-slovaque, les Tchèques et les Slovaques devraient aussi garder cette continuité qui serait bénéfique pour les deux parties non seulement du point de vue national, culturel mais aussi économique.¹

En somme, même si les efforts des savants et des membres de l'Union tchéco-slovaque n'ont pas abouti à des résultats concrets, ils illustrent l'atmosphère de l'époque, à quel point la question de la langue était prédominante.

5. La langue tchécoslovaque dans les théories linguistiques, dès la fin du XIX ème siècle jusqu' à la Seconde Guerre mondiale

En linguistique, on peut distinguer quatre courants différents concernant la relation entre les langues tchèque et slovaque. Le premier était représenté par la vieille génération des linguistes tchèques, tels que František Pastrnek (1853-1940), Václav Vondrák (1859-1925), Václav Flajšhans (1866-1950) ainsi que par leurs successeurs Miloš Weingart (1890-1939), František Trávniček (1881-1961), Emil Smetánka (1875-1949), Bohuslav Havránek (1893-1978), Oldřich Hujer (1880-1942) et autres. Tous ces linguistes, issus de l'école de Jan Gebauer², affirmaient que le slovaque était un dialecte de la langue tchèque. Quant au linguiste slovaque Samo Czambel (1856-1909), à l'instar du russe Timofej Florinskij, il détenait une autre position et incarnait un autre courant. Selon lui, le slovaque était une langue issue du slave du sud et non du slave de l'ouest. Les linguistes slovaques Ľudovít Novák (1908-1992) et Ján Stanislav (1904-1977) considéraient, eux, le slovaque comme une langue à part entière.

¹ Menšík, 1923, p. 203.

² Jan Gebauer (1838-1907), linguiste tchèque et professeur à l'Université de Prague. Il a consacré sa vie à l'étude de la langue tchèque et des langues slaves.

Enfin, il faut mentionner le linguiste tchèque Josef Zubatý (1855-1931) qui considérait le débat concernant les langues tchèque et slovaque comme inutile et insoluble.

5.1. Les linguistes de l'école de Gebauer

Dans les lignes suivantes, nous allons examiner plus en détail de quelle manière les linguistes du premier courant, sans doute majoritaires en nombre, étayaient leurs thèses. S'étant inspirés de Jan Gebauer (1838-1907), ils divisaient les langues slaves en trois catégories: **slave du sud** (bulgare, slovène, serbo-croate), **slave de l'ouest** (tchèque, polonais, sorabe et polabe, aujourd'hui éteint, se parlait dans certaines régions de l'Allemagne et de la République tchèque autour de la rivière l'Elbe) et **slave de l'est** (russe) en se basant sur l'aspect comparatif des différentes langues. Ils se sont notamment inspirés de la linguistique historico-comparative, développée en Allemagne à la fin du XIX^{ème} siècle. Plutôt que de s'intéresser à l'aspect synchronique de la langue, c'est-à-dire à l'état de la langue à un moment donné de son développement, ils privilégiaient son aspect diachronique et étudiaient l'histoire et l'évolution des langues à partir de documents historiques. Cette démarche comparative a permis d'établir des familles de langues et notamment la reconstruction d'une langue-mère préhistorique (non attestée par l'écriture) au moyen des traces qu'elle a laissées dans des langues-filles historiques. Les langues-filles présentaient des caractéristiques semblables (lexicales, morphologiques, phonétiques etc.) à partir desquelles on présupposait l'existence d'une seule langue-mère.

En s'appuyant sur cette méthode, les linguistes tchèques sont arrivés à la conclusion qu'il existait, sur le territoire actuel de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie et de la Slovaquie, une seule langue-mère, le vieux-tchèque, suite à la dislocation du slave commun au VI^{ème} siècle. Cette langue, qui aurait été au départ homogène, a donné naissance par la suite aux différents dialectes en vigueur aujourd'hui: dialectes tchèques, morave central (hanácký), morave-slovaque, silésien (lašský), et dialectes de la Slovaquie centrale, de l'ouest, du sud, du nord, de l'est. Selon cette théorie, très importante pour les linguistes tchèques de l'école de Gebauer, tous les dialectes tchécoslovaques proviennent donc d'une seule et même langue vieille-tchèque. De ce fait, les linguistes se sont mis non pas à comparer les langues littéraires tchèque et slovaque, qui présentent passablement de différences entre elles, mais tous les dialectes entre eux. A mes yeux cela relève d'une tactique

ingénieuse, car, ce faisant, ils ont réussi à camoufler certaines différences existant entre les langues littéraires tchèque et slovaque. Ils voyaient ainsi dans les dialectes tchécoslovaques un continuum présentant des caractéristiques linguistiques semblables. A ce propos, Pastřnek a déclaré: „La langue populaire slave en Bohême, en Moravie, en Silésie, et en Slovaquie est quasiment homogène”.¹ La comparaison des différents dialectes leur a alors permis de démontrer l'unité linguistique indubitable de tous les dialectes sur le territoire tchécoslovaque. On peut dire que leur démarche a été couronnée de succès, car à part quelques linguistes isolés, comme par exemple Florinskij, Czambel ou Novák, leur thèse défendant l'unité linguistique tchécoslovaque a été acceptée par tous les linguistes éminents de la fin du XIX ème et du début du XX ème siècle, tels que Baudouin de Courtenay, Jagić, Leskien. Je ne peux cependant m'empêcher d'être étonnée que ces linguistes n'étant pas de langues maternelles tchèque ou slovaque puissent saisir des nuances aussi fines et établir des distinctions mineures entre les deux systèmes linguistiques, tchèque et slovaque.

Les linguistes tchèques de l'école de Gebauer, appliquant la méthode des néogrammairiens concernant les lois phonétiques, ont pu sans grandes difficultés démontrer que la langue parlée en Slovaquie occidentale présentait des similitudes, dont certaines absolues, avec celle parlée en Moravie, par exemple. En comparant les différents dialectes plutôt que les langues littéraires tchèque et slovaque, ils ont pu ainsi affirmer sans conteste l'unité linguistique tchécoslovaque. En quelque sorte, ils ont donc contourné le problème en n'étant pas obligés de tenir compte des différences qui divisent le tchèque du slovaque.

De plus, ils poussaient les choses plus loin en affirmant qu'il était impossible de prouver l'existence de la langue slovaque, issue du dialecte central, telle qu'elle a été codifiée par Štúr. Ils se référaient à Štúr et à son livre *Nářečja slovenskuo*, 1846, (Les dialectes slovaques) dans lequel ce dernier a écrit qu'il fallait élever les parlers ayant cours dans les villes de Turče, Orava, Liptov, Zvolen, Gemer, Tekov, Turčany et autres et leur donner le statut du slovaque littéraire. Selon eux, les régions citées par Štúr ne formaient pas une unité dialectale que l'on pourrait considérer comme le dialecte de la Slovaquie centrale. Même entre les trois villes typiques de la

¹ Pastřnek, 1898, p. 257.

Slovaquie centrale, comme Turče, Liptova et Zvolen, il existait des différences dialectales d'une haute importance.¹

¹ Havránek, 1936, p. 207.

Les linguistes tchèques ont donc nié sans cesse l'existence d'une langue slovaque unifiée en mettant constamment l'accent sur les différences opposant les divers dialectes de la Slovaquie centrale au détriment de leur unité linguistique tchécoslovaque.

Une grande majorité des linguistes tchèques exerçant à l'Université de Prague pendant l'entre-deux guerres et notamment dans les années 20 travaillaient donc dans la lignée des néo-grammairiens. Pour eux c'étaient les critères philologiques qui s'avéraient déterminants pour définir une langue ou une famille de langues. En se basant sur des documents historiques, ils étudiaient l'évolution de différents sons, afin de déterminer à quelle époque précise sont survenues des modifications. L'étude des lois phonétiques s'est ainsi trouvée au coeur de leurs travaux. Cependant, outre les critères philologiques, ils n'ont pas hésité à faire appel à une notion que j'appellerai „conscience linguistique“, dès lors qu'ils se trouvaient à court d'arguments philologiques. Cette notion apparaissait implicitement et de manière constante dans leurs textes sous la forme d'idées telles que:

1. Les écrivains tchèques et slovaques participent de la même tradition littéraire depuis plus de 500 ans et sont indissociablement liés.
2. Les Tchèques et les Slovaques se comprennent mutuellement. Si un Slovaque lit un livre en tchèque, il le comprend sans difficultés. La traduction de livres n'est pas nécessaire¹.

Dans leurs travaux les linguistes s'appliquaient donc à souligner la même conscience linguistique des deux peuples liés par une grande tradition historique, littéraire, géographique et sociale. Pour eux cette tradition ne pouvait pas être effacée quoi que l'on fasse.

Dans la partie suivante, nous allons examiner comment les linguistes de l'école de Gebauer expliquaient les différences phonétiques entre les langues tchèque et slovaque. Ils attribuaient celles-ci à l'évolution différente de chaque langue. Bien que les deux langues aient suivi le même développement, elles ne se trouvaient en effet

¹ Une chose demeure pourtant paradoxale. Si les linguistes croyaient vraiment à l'intercompréhension des deux peuples pourquoi ont-ils donc fabriqué des dictionnaires tchèque-slovaques ou slovaque-tchèques? Par exemple, Slovensko-český slovník a český ukazatel, 1924, (le Dictionnaire slovaque-tchèque et indicateur tchèque), de M. Kálal.

pas au même stade. Sur certains points, le slovaque était plus avancé que le tchèque; alors que sur d'autres, il retardait sur lui.

Voici comment les linguistes de l'école de Gebauer ont procédé.

Ils disaient que du point de vue de la phonétique, les deux langues coïncidaient à part les sons comme *ř, ä, ô, ia, ie, iu, l', ř, í, dz*. La langue tchèque contemporaine dispose du *ř*, mais pas le slovaque. Par contre, en slovaque on peut entendre les sons *ä, ô, ia, ie, iu, l', ř, í, dz* qui n'existent pas en tchèque. Cependant la langue tchèque les possédait tout au début de son évolution. Les linguistes tchèques expliquaient que dans le domaine de la phonétique notamment, la langue slovaque avait sauvé l'état du vieux-tchèque et ne s'était pas modernisée comme l'avait fait le tchèque. Ils appuient cette dernière affirmation en se basant sur les exemples suivants:

1. Par exemple, les diphtongues communes du vieux-tchèque *ia ie iu* se sont transformées en tchèque moderne en *í é ou a*, alors qu'en slovaque moderne, la diptonguisation s'est conservée: le mot slovaque *duša* „l'âme“ au datif pluriel *dušiam* donne en tchèque *duším, priatel > přítel, robia > robí*.

2. Le son *ó*, présent dans le vieux-tchèque, s'est transformé dans le tchèque moderne en *ů* alors qu'en slovaque en *ô*, on prononce [uo]. Par exemple, le substantif, genre masculin singulier: *kůň - kôň* „le cheval“. Le son *ó* s'est maintenu dans le vieux-tchèque jusqu'au XIII^e siècle, il ne s'est modifié en *ů* et *ô* qu'au XIV^e siècle. Selon Trávníček, ceci nous témoigne que „les dialectes tchèques et slovaques proviennent d'une seule et même base et qu'avant le XIII^e siècle, le slovaque ne se distinguait pas du tchèque.“¹ Le slovaque était donc un des dialectes tchécoslovaques. Déjà Dobrovský détenait cette opinion dans son livre *Geschichte der böhmischen Sprache und älteren Literatur*, 1818, (L'Histoire de la langue et de la littérature tchèques anciennes) en écrivant ceci: „Si l'on considère, pour le moins, les différences minimales des langues modernes avec l'ancien langage de Bohême, le slovaque serait, de toute façon, identifié à un dialecte“.²

¹ Trávníček, 1930, p. 59.

² Cité par Trávníček, 1930, p. 59-60.

3. Le /' mou appartenait aussi au système phonétique du vieux-tchèque et a débouché en tchèque sur un / neutre: *led* „la glace“. Mais en slovaque, cette distinction entre le / mou et / dur subsiste jusqu'à nos jours. Selon Pastrnek, il est attesté qu'à l'époque de Jan Hus on distinguait clairement le / mou du / dur dans le sud de la Bohême et en Moravie. D'ailleurs, la Bible de Kralice (1579-1593) en témoigne: la distinction entre le / mou et / dur était strictement respectée. La langue slovaque, qui fait la différence entre / dur et / mou, a donc conservé la prononciation typique du sud de la Bohême et de la Moravie du XIV et XV ème siècles.¹ Voici une nouvelle confirmation, selon Pastrnek, que tous les dialectes tchécoslovaques formaient une chaîne inséparable.

4. Le son *ä* dans les mots slovaques, comme par exemple, *pät'*, *mäso* a donné en tchèque les sons tels qu'*e*, *ě* ou *a* : *pět* „cinq“, *maso* „la viande“. Mais selon les linguistes, le son *ä* était prononcé seulement par la population de la Slovaquie centrale (autour d'Orava, Zvolen, Liptov), partout ailleurs en Slovaquie, cette voyelle d'avant était méconnue et se prononçait comme en tchèque *a* ou *e*.

Ici, j'aimerais bien attirer l'attention sur une chose. À propos du son *ä*, Havránek a écrit ceci: „Comme tous les autres sons, le son typique slovaque *ä* a été vraisemblablement présent en vieux-tchèque".² J'insiste ici sur l'adverbe „vraisemblablement“, car ce mot peut remettre en cause toute la théorie, apparemment solide, des linguistes. Havránek a introduit ici un doute. Il en découle que les linguistes ont transformé de simples hypothèses en faits incontestables, largement acceptés par tous les linguistes, y compris Havránek. En réalité, qui peut nous garantir que le vieux-tchèque contenait à la base le son *ä*? A mes yeux, la question reste donc ouverte et il n'est pas judicieux de considérer de simples hypothèses de travail comme une vérité absolue.

Pourtant toute la linguistique historique a été sous l'influence du positivisme. Le positivisme, courant philosophique, a dominé toutes les sciences au XIX ème siècle. Il se caractérisait notamment par une méfiance à l'égard de toute spéculation. Ne pas faire des hypothèses; ne pas avancer des thèses qui ne soient pas

¹ Pastrnek, 1898, p. 221.

² Havránek, 1936, p. 201.

immédiatement et matériellement contrôlables, tel était le credo du positivisme. Les linguistes ne faisaient-ils pas justement le contraire? Ne tombaient-ils pas dans la pure spéculation?

Mais revenons à l'exposé des différences phonétiques entre le tchèque et le slovaque.

5. Les linguistes disaient que la langue tchèque se distinguait du slovaque notamment par le son ř. Mais, ce son ne serait apparu qu'au XIII^{ème} siècle dans la langue tchèque. Il s'agit donc d'un son nouveau qui n'a pas été répandu sur le territoire slovaque. À ce propos, dans son article *Jazyk československý* (La langue tchécoslovaque) Pastrnek a écrit ceci: „Le son ř ne peut pas nous séparer. Les glosses et les manuscrits vieux-tchèques du XIII^{ème} siècle ne connaissent pas le son ř".¹ Même ici, le slovaque a alors gardé les traits anciens de la langue-mère (vieux-tchèque) pour les régions de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie et de la Slovaquie.

6. En slovaque, les semi-voyelles *r* et *l* peuvent être longues ou courtes. En tchèque, les deux semi-voyelles sont toujours courtes. Mais Pastrnek a ajouté que dans les régions de la Slovaquie orientale les *l* et *r* longs avaient disparu tout comme ils avaient disparu en tchèque. Les *l* et *r* longs et courts ne se trouvent que dans les régions centrales de la Slovaquie. Le vieux-tchèque comportait également les *r* et *l* longs et courts comme l'atteste le manuscrit de Jan Hus qui date de l'année 1414. On peut notamment y lire: *on nás nakřmil* „il nous a donnés à manger“ ou *aby ho křmil* „qu'il lui donne à manger“.²

7. La voyelle *u*, *ú* ou la diphtongue *iu* du vieux-tchèque ont abouti en tchèque en *í*, *í* alors qu'en slovaque la voyelle *u*, *ú* et la diphtongue *iu* sont restées. En slovaque, on a donc les mots tels que *ľud* „les gens“, *ľudský* „humain“, *čelust'* „la mâchoire“, verbes à la troisième personne du pluriel: *bijú* „ils tapent“, *rozumejú* „ils comprennent“, substantif au datif singulier: *znameniu* „au signe“. Alors qu'en tchèque, on a *lid*, *ľudský*, *čelist*, *bijí*, *rozumějí*, *znamení*.

8. Le slovaque a sauvegardé le son *ú* du vieux-tchèque après les consonnes non palatalisées, par exemple: *múka* „la farine“, *súd* „le tribunal“, *berú* „ils prennent“.

¹ Pastrnek, 1898, p. 220.

² Pastrnek, 1898, p. 221.

Par contre, en tchèque le *ú* a évolué en *ou* (diphthongué)¹: *mouka, soud, berou*.

Le vieux-tchèque possédait le son *ú* jusqu'au début du XIV^e siècle, seulement autour de 1350, le *ú* a abouti en *au* et ensuite en *ou*.

9. En slovaque, la troisième palatalisation a donné de *dj* > *dz* alors qu'en tchèque *dj* s'est transformé en *z*. Il est intéressant de voir comment les linguistes tchèques expliquaient le *dz* slovaque.

Leur premier argument était de nouveau le fait qu'il y avait un continuum dialectal: certains dialectes sur le territoire de la Bohême et de la Moravie, comme le dialecte silésien par exemple, connaissaient *dz* et l'employaient.²

Le deuxième argument avancé était qu'en tchèque la troisième palatalisation n'avait pas débouché immédiatement sur le *z*, mais avait d'abord passé par l'étape intermédiaire du *dz*. Bien qu'ils n'en aient aucune preuve, les linguistes en demeuraient fermement convaincus. Par exemple, Pastrnek a dit que dans les manuscrits de Prague et de Kijev datant du X au XI^e siècles il n'y avait plus de *dz*, mais seulement le *z*. Mais, „il n'y a pas de doute que le *z* tchèque est né du *dz*, bien sûr mou”.³

Nous avons vu les arguments qui plaidaient en faveur de l'évolution plus avancée du tchèque par rapport au slovaque. Cependant on peut noter que le slovaque devance le tchèque à deux égards:

1. Le *ě* s'est modifié en *e* (perte de jod) après les consonnes labiales. En slovaque actuel, on ne peut observer que *be, pe, ve, me* à la place des anciennes formes *bě, pě, vě, mě*, on prononce [je]. On trouve par exemple des mots tels que *beh* „la course“, *na lípe* „sur l'arbre de tilleul“, *v tráve* „sur l'herbe“. Par contre en tchèque, *bě, pě, vě, mě* ont été conservés: *běh, na lípě, v trávě*.

2. Le deuxième phénomène, absent dans la langue tchèque actuelle, concerne la voyelle *e* qui a pour caractéristique de mouiller les consonnes comme *n, d, t* qui la précèdent. La mouillure n'est pas marquée dans l'écriture, on l'entend seulement

¹ Le tchèque moderne ne connaît qu'une seule diphtongue *ou* en face du slovaque moderne qui en comporte quatre: *uo* (qui s'écrit *ô*), *ie, ia, iu*.

² Pastrnek, 1898, p. 221.

³ Pastrnek, 1898, p. 221.

dans la prononciation. Ainsi, *ňesieťe* „vous portez“, *veňec* „la couronne“, *ot'ec* „le père“, *ved'iet'e* „vous menez“.

Cependant ces deux exemples ne suffisent pas pour remettre en question le fait que c'est plutôt le slovaque qui a gardé l'état ancien de la langue-mère. C'est le slovaque qui est plus proche du point de vue de la prononciation de la langue nourricière. Pourquoi faut-il donc considérer le slovaque comme un dialecte de la langue tchèque, comme cela se faisait de manière régulière? Je cite Weingart, par exemple: „Il est plus qu'évident que la langue tchèque inclut tous les dialectes sur le territoire tchécoslovaque, y compris le slovaque“.¹ Flajšhans, lui aussi, était du même avis: „La langue tchèque (tchécoslovaque), qui abrite ses deux langues littéraires (tchèque est slovaque) et tous les dialectes (silésien, morave central, dialecte autour de la ville de Chod etc), est un parler de tous les Slaves occidentaux qui se sont installés sur le territoire tchécoslovaque actuel“.² Ne serait-ce pas plutôt le contraire, puisque du point de vue de la phonétique le tchèque est plus éloigné de la langue mère que le slovaque ainsi que l'ont démontré les linguistes? Pastrnek a d'ailleurs été le premier à répéter que de par sa structure morphologique et phonétique le slovaque était plus proche de la langue-mère (vieux-tchèque) tout en affirmant paradoxalement que „le trait principal du slovaque est que le slovaque a évolué et a grandi comme une lierre autour d'un immense arbre tchèque“.³

Sous certains aspects, le slovaque sort du cadre du continuum dialectal tchécoslovaque et présente des ressemblances par rapport aux autres langues slaves voisines:

1. Analogies avec le russe

Par exemple, de même qu'en russe, en slovaque la voyelle ultra-brève, typique du slave-commun *ɨ* (appelée *yer*) a donné *o* ou *e* à la différence du tchèque *e*. Par exemple, *von* „dehors“, *lož* „le mensonge“, *posol, d'eň* „le jour“. En tchèque, *ven, lež, posel, den*.

En slovaque on trouve également une multitude de mots au nominatif pluriel qui finissent en *-ia* comme en russe: *predkovia* „les ancêtres“, *hostia* „les invités“,

¹ Weingart, 1929, p. 7.

² Flajšhans, 1924, p. 1.

³ Cité par Pražák, 1925, p. 7.

susedia „les voisins“, *princovia* „les princes“, *l'udia* „les gens“, en russe *братья, друзья*. En tchèque, *princové, lidé*.

La deuxième palatalisation, où *k, g, x*, suivis par une voyelle *e* et *i*, ont donné *c, z, s*, n'a été maintenue ni en slovaque, ni en russe. Ainsi, en slovaque on a le substantif au locatif *ruke, nohe* à la différence du tchèque *ruce, noze*.

2. Analogies avec les langues du groupe slave du sud

Les noms slovaques à l'instrumental singulier finissent en *-om*, alors qu'en tchèque on a la terminaison *-em*. Exemple: en slovaque *chlapom, dubom*, en tchèque *chlapem, dubem*.

Quant aux verbes slovaques à la première personne du singulier, ils se terminent tous par le suffixe *-em*, comme en slovène, en serbe, et en croate: *nesiem* „je porte“, *berem* „je prends“, *pijem* „je bois“, *kupujem* „j'achète“. En tchèque, les verbes finissent en principe par les *i* ou *u*: *nesu, беру, piji, kupuji*.

En étudiant les similitudes phonétiques entre les langues slovaque et russe, le linguiste russe Timofej Florinskij¹ est arrivé à la conclusion qu'il serait plus juste de considérer la langue slovaque comme une langue à part entière, différente du tchèque. Selon lui il faut reconnaître le fait que le slovaque a une proximité linguistique non seulement avec le tchèque mais aussi avec d'autres langues slaves, y compris le russe. Les linguistes tchèques, notamment Pastrnek et Polívka, ont réfuté les réflexions de Florinskij et considéraient les anomalies slovaques citées ci-dessus comme insignifiantes et secondaires par rapport aux autres traits linguistiques importants communs pour le slovaque et le tchèque. Pour eux l'unité tchécoslovaque existait donc bel et bien et n'était pas une fiction ainsi que l'a déclaré à plusieurs reprises Florinskij. Au contraire c'était un fait incontestable, aussi bien du point de vue de la philologie que du point de vue de la réalité sociale.

Si l'on lit attentivement les écrits des linguistes concernant le rapport entre le tchèque et le slovaque (ou plutôt entre les différents dialectes tchèques et slovaques, car c'était leur credo), on se rend vite compte qu'il y a des contradictions dans leurs discours. Havránek qui partageait l'avis des autres linguistes de l'école de

¹ Florinskij a exposé les faits dans son ouvrage intitulé *Лекции по славянскому языкознанию. Часть вторая. С.- Петербургъ-Кіевъ, 1897.*

Gebauer quant à l'état plus ancien du slovaque par rapport au tchèque, a écrit: „...Nonobstant les différences et les similitudes linguistiques, le tchèque et le slovaque proviennent d'une même base linguistique, conditionnée non seulement par la continuité historique, culturelle, socio-politique et ethnographique des peuples tchèque et slovaque...mais aussi par la proximité très étrange entre les deux langues littéraires, dont la plus jeune - la langue slovaque - est issue du tchèque littéraire en reprenant son lexique, sa syntaxe, son orthographe...".¹ En écrivant ceci, Havránek se contredisait. Cela pouvait être vrai pour le lexique car Štúr en codifiant la langue slovaque a emprunté à la langue tchèque littéraire un très grand nombre de mots abstraits et concrets. Mais pas pour l'orthographe puisqu'en slovaque il y a des lettres qui n'existe pas en tchèque, comme par exemple les lettres ä et ô.

En comparant les différents dialectes, les linguistes ont oublié une chose. La prononciation est une chose, l'écriture en est une autre. Est-ce qu'un Morave va écrire dans son dialecte? La réponse est non. Même s'il prononce *panskej oblek* „le costume d'homme“, il écrira *panský oblek*, comme il se doit dans la langue littéraire. De même qu'un Slovaque de l'ouest, qui apparemment ne connaît pas le son ä selon les linguistes en question, il écrira *devät'* à la place de *devet'* „neuf“. Par conséquent, si on applique la méthode des linguistes tchèques, il n'y aura pas de langues seulement un continuum dialectal. Alors que si l'on se place du point de vue de l'écrit, on verra apparaître deux systèmes d'écriture différents.

Outre l'évolution phonétique des différents sons, les linguistes tchèques de l'école de Gebauer mettaient en perspective les éléments linguistiques qui réunissent les deux systèmes à l'état actuel. Ils s'occupaient également de différences, mais selon eux, ces différences d'ordre mineur étaient dues à l'évolution distincte du dialecte de la Slovaquie centrale.

Au niveau des ressemblances:

1. Le slovaque comme le tchèque possède un assez fort accent tonique qui porte toujours sur la première syllabe.

¹ Havránek, 1936, p. 194.

2. L'ancien *i* (mouillé) et l'ancien *y* (dur) se sont, dans la prononciation du slovaque et du tchèque, confondus en *i* (une voyelle de timbre unique) et seule l'écriture maintient la distinction entre *i* et *y*.
3. Les nasales primitives du slave commun ont, en tchèque tout comme en slovaque, fait place à des voyelles orales.
4. L'importance sémantique de la quantité vocalique (opposition des voyelles brèves et des voyelles longues) qui s'applique aussi bien en tchèque qu'en slovaque. Cela veut dire que la quantité d'une voyelle sert à faire des différenciations d'ordre lexicologique ou morphologique, p. ex. en slovaque *a – á: rad* „l'ordre“, „le rang“ - *rád* „content“; *i - í: pila* „elle buvait“ *píla* „la scie“ . En tchèque, on observe le même phénomène: *y – í: vyla* „elle tressait“, *víla* „la fée“.
5. À la différence de ce qui se passe dans la plupart des autres langues slaves, le tchèque et le slovaque possèdent un *r* et un *l* syllabiques; le slovaque connaît même une variété longue de ces phonèmes (*ř, ř*), par exemple: *krk* „le cou“, *vlk* „le loup“, *prst* „le doigt“ etc.

Au niveau des différences:

1. Au niveau du système de voyelles du point de vue de leur quantité, le slovaque se distingue du tchèque par **la loi du rythme** qui veut que les syllabes, dans un seul et même mot, il ne puisse y avoir deux syllabes longues successives. Lorsque le jeu des règles de grammaire provoque de telles rencontres, la seconde syllabe (généralement un suffixe) s'abrège. Cette loi s'applique en particulier:

a) Dans la déclinaison des adjectifs: en slovaque *biely* „blanc“, *krásny* „beau“, *domáci* „de la maison“ en face du tchèque *bílý, krásný, domácí*.

b) Dans la conjugaison: *dávam* „je donne“, *kráčam* „je marche“ en face de *dávám, kráčím*.

Havránek reconnaissait la loi du rythme typique de la langue slovaque tout en soutenant qu'en règle générale du point de vue de la quantité des voyelles il y avait une quasi coïncidence entre les voyelles tchèques et slovaques brèves et longues. Aux voyelles tchèques brèves répondaient les voyelles slovaques brèves, aux voyelles tchèques longues répondaient les voyelles slovaques longues, mise à part quelques exceptions: en slovaque *hlina* „la terre“, *krava* „la vache“, *slama* „la paille“, *vrana* „le corbeau“ etc. à la différence du tchèque *hlína, kráva, sláma, vrána*. Mais selon Havránek c'était une question de l'évolution inégale d'anciennes syllabes

longues accentuées. Déjà maintenant, on pouvait observer dans les dialectes tchèques et moraves *hlina, jama, krava, vrana*.¹

2. Aux groupes du slave commun *or-*, *ol-*, à l'initial, devant consonne, le tchèque répond tantôt par *ra-*, *la-*, tantôt par *ro-*, *lo-*, par exemple *labuť* „le cygne“, *rameno* „le bras“, *rozcestí* „le carrefour“, *rostlina* „la plante“, *loket* „le coude“, *loňský* „de l'an dernier“. Par contre en slovaque, *ra-* et *la-* sont souvent conservés: à savoir, non seulement *labuť, rameno* mais aussi *rázcestí, rastlina, lakeť, lanský*.

Mais selon Havránek et les autres linguistes tchèques, comme Trávníček par exemple, cet élément linguistique caractérisant la langue slovaque n'était pas significatif pour différencier le tchèque du slovaque. Les formes *ra-*, et *la-*, étaient typiques du dialecte de la Slovaquie centrale alors que dans les dialectes de la Slovaquie occidentale et orientale, avaient cours également les formes *ro-*, *lo-*. Les formes *ra-*, *la-*, n'étaient donc pas généralisées sur tout le territoire slovaque.²

3. En slovaque les yers sont représentés par les voyelles *e*, *o*, *a* suivant les cas, alors que le tchèque y répond uniformément par *e*. Par exemple, en slovaque *deň* „le jour“, *von* „dehors“, *česnak* „l'ail“ en face du tchèque *den, ven, česnek*. Nous avons déjà vu les exemples linguistiques mentionnés ci-dessus lorsque nous avons parlé des ressemblances entre les langues slovaque et russe. Mais Havránek et Pastrnek ont refusé d'y voir une quelconque parenté avec le russe. Selon eux, les voyelles *o* et *a* n'avaient pas cours sur tout le territoire de la Slovaquie. Les voyelles *o* et *a* étaient employées de manière générale en Slovaquie centrale, mais même ici avec des fluctuations. Dans le nord de la Slovaquie centrale, on s'inclinait vers le *a*, dans le sud, on s'inclinait vers le *o*. En Slovaquie occidentale, le nombre des *o* et des *a* diminuaient. Plus on s'approchait des frontières moraves, plus c'est la voyelle *e* qui dominait.³

Voici pourquoi, selon Trávníček, „nous ne pouvons pas comparer uniquement les langues littéraires tchèque et slovaque, mais au contraire tous les dialectes entre eux. Les exemples linguistiques cité-ci-dessus et d'autres montrent bien que la langue slovaque n'est pas homogène, comme d'ailleurs ne l'est pas la langue tchèque. Certains dialectes slovaques occidentaux ont plus de points en commun avec la langue tchèque que ceux de la Slovaquie centrale“.⁴

¹ Havránek, 1936, p. 202-203.

² Havránek, 1936, p. 202; Trávníček, 1930, p. 62.

³ Havránek, 1936, p. 202; Pastrnek, 1898, p. 218.

⁴ Trávníček, 1930, p. 61.

5.2. Les langues tchèque et slovaque vues par les linguistes étrangers

De toute évidence, les linguistes ne cessaient de faire des présupposés et de ces présupposés ils ont bâti une théorie absolue et solide difficilement renversable par les autres linguistes, y compris ceux de l'étranger. Au cours d'une conférence à Wroclaw de l'année 1923 l'éminent linguiste de l'époque Baudouin de Courtenay (1845-1929) a déclaré ceci: „Du point de vue scientifique et philologique...la langue tchécoslovaque constitue un tout, une unité linguistique et dialectique. Les langues tchèque et slovaque ont beaucoup d'analogies en commun; par contre les différences qu'il y a entre elles ne sont pas considérables”.¹

Que penser de cette affirmation? Est-ce qu'il connaissait assez bien le système linguistique du tchèque et du slovaque pour pouvoir se prononcer aussi catégoriquement?

Féru des langues slaves, le linguiste slovène Franc Miklosich (1813-1891), lui aussi, reconnaissait l'unité dialectale tchécoslovaque. Selon Pastrnek, Miklosich était profondément convaincu de cette unité du point de vue purement philologique et ne s'est pas laissé influencer par les linguistes tchèques.²

Vatroslav Jagić (1838-1923), linguiste croate et élève de Miklosich à l'Université de Vienne, considérait également le tchèque et le slovaque comme une seule et même langue.³ Selon Jagić il aurait suffi aux Tchèques et aux Slovaques seulement une seule langue, de même que ce qui se passe dans les groupes dialectaux allemands, italiens ou français. Dans la XIX édition d'*Archiv fuer slavische Philologie*, Jagić a reproché à Florinskij de tenir compte uniquement des phénomènes phonétiques qui ne sont pas en mesure d'établir une relation juste entre les langues tchèque et slovaque.⁴

August Leskien (1840-1916), dans sa *Grammatik der altbulgarischen Sprache* (Grammaire du bulgare ancien), a écrit ceci: „Cyrille a donc apporté aux Moraves, qui parlaient un idiome tchécoslovaque slavo-occidental, une langue liturgique, certes slave, mais étrangère à leur dialecte. Aujourd'hui, ces gens sont Slovaques, c'est-à-dire, dans un sens large, un des tribus tchèques du tronc slave,

¹ Cité par Pražák, 1925, p. 8.

² Pastrnek, 1898, p. 231.

³ Hujer, 1934, p. 219.

⁴ Jagić, *Archiv fuer slavische Philologie*, 1896, p. 277-278.

comme toute la Tchéquie de la section slavo-occidentale de la grande famille des langues slaves“.¹

Le linguiste russe Aleksej Aleksandrovič Šaxmatov (1864-1920) a trouvé dans *La Grammaire historique* de Gebauer beaucoup d'éléments linguistiques qui font preuve de l'unité linguistique tchécoslovaque.²

Le slaviste hollandais N. Van Wijka dans son ouvrage *Čechies – Slovaaks – Čechoslovaaks*, 1926 ainsi que son plus jeune compatriote Th. J. G. Lochera, *Die nationale Differenzierung und Integrierung des Slovaken und Tschechen in ihrem geschichtlichen Verlauf bis 1848*, 1931 ont partagé du même avis que les philologues mentionnés ci-dessus.³

S'étant intéressé au continuum dialectal et à son découpage du point de vue de la nation, François Fontan, le chef du Parti nationaliste Occitain, a publié en 1988 *l'Atlas des futures nations du monde*. Sur cette carte, il a dessiné la Tchécoslovaquie en tant qu'une unité. Selon Fontan le tchèque et le slovaque étaient donc une seule et même langue, ce qui lui a permis de constituer un objet homogène „nation tchécoslovaque“.⁴

5.3. Samo Czambel

Samo Czambel, linguiste slovaque, était le continuateur des idées du linguiste russe Florinskij. Selon lui, la langue slovaque était une langue à part entière, issue du slave du sud. Il a exposé ses idées dans le livre intitulé *Slováci a ich reč*, 1903, (Les Slovaques et leur langue). Cet ouvrage est devenu l'objet de contestations non seulement de la part des linguistes tchèques de l'école de Gebauer (notamment Pastrnek, Niederle, Smetánka) et mais aussi des hommes d'Etat (Milan Hodža).

Selon Czambel, le slovaque était donc une langue d'origine du slave du sud. Mais sous l'influence du tchèque et des contacts vivants avec les dialectes tchèques, le slovaque est devenu une langue appartenant à la famille des langues slaves de l'ouest. Le linguiste bulgare Conev l'appuyait dans ces raisonnements. Dans son

¹ Cité par Pražák, 1925, p. 8.

² Šaxmatov, 1900, p. 38.

³ Hujer, 1934, p. 219.

⁴ Sériot, 1996, p. 286.

livre *Istorija na bŭlgarskij ezikъ*, 1919, (L'histoire de la langue bulgare) Conev a affirmé qu'au IX^{ème} siècle, la langue slovaque faisait partie des langues slaves du sud et non des slaves de l'ouest. En relevant certains traits linguistiques en commun entre le slovaque et le bulgare, il a cherché à démontrer le caractère bulgare du slovaque.

Pour Czambel la langue slovaque a donc conservé des traces de son ancienne origine. Czambel a tenté de le prouver en énumérant plusieurs phénomènes linguistiques que le slovaque avait en commun avec les langues slaves du sud, en l'occurrence avec le slovène, le serbo-croate et le bulgare:

Il mettait notamment l'accent sur le suffixe *-m* caractérisant les verbes à la première personne du présent. Il a considéré ce suffixe comme le trait le plus important et le plus caractéristique du slovaque, par exemple: *vediem* „je mène“, *nesiem* „je porte“, *pijem* „je bois“, *volam* „j'appelle“, *kupujem* „j'achète“. À la page 84 de son livre *Slováci a ich reč*, il a écrit: „La langue des Slovaque est encerclée par les trois langues slaves. A l'ouest, par la langue tchèque, au nord par la langue polonaise, à l'est par la langue russe. Dans toutes les langues slaves mentionnées ci-dessus certains verbes à la première personne du présent se terminent depuis toujours par la voyelle nasale *-ę* ou par la voyelle *-u*. En polonais: *pi-ję, ży-ję*; en tchèque: *pi-ju, ži-ju*, en russe: *pi-ju, ži-vu*. C'est uniquement dans notre langue que l'on a depuis toujours: *pi-jem, ži-jem*. Les Slovènes et les Serbes gardent également cette ancienne forme slave. Cette forme ancienne ne peut pas provenir des pays slaves qui nous entourent car les langues de ces pays ne disposent pas de cette forme...". Czambel est alors arrivé à la conclusion que le suffixe *-m* provenait des langues slaves du sud car les Slovaques avaient vécu avant l'époque de la Grande-Moravie sur le territoire commun avec les Slovènes, les Serbes et les Bulgares, nommé la Pannonie¹. D'où l'affirmation que le slovaque était originellement une langue appartenant à la famille de langues slaves du sud. De plus, selon Czambel le slovaque se situait au centre des toutes les langues slaves. Il était l'ancêtre direct de

¹ A l'instar de Miklosich et de Kopitar, Czambel était convaincu que les Slovaques, avant le VI^{ème} siècle, vivaient ensemble avec la population slave du sud entre le Danube et l'Illyrie (région appelée „Pannonie“). Par la suite, les Slovènes de même que les Slovaques sont partis à l'ouest et se sont installés sur leurs territoires actuels. Et les Bulgares sont partis vers le sud. En ce qui concerne le peuple tchèque, selon Czambel, il n'est pas venu de la Pannonie mais d'ailleurs, mais il ne précise pas d'où exactement. Par conséquent, les Slovaques sont plus proches au niveau linguistique des Slovènes que des Tchèques.

la première langue littéraire slave: le vieux-slave dont il a fidèlement gardé les caractéristiques.¹

Pastrnek² a contesté cette théorie en déclarant que les réflexions de Czambel étaient fausses. Il l'a accusé de ne pas tenir compte du système morphologique du slave commun dans lequel tous les verbes thématiques à la première personne singulier du présent finissaient par la voyelle nasale – *a*. Les verbes athématiques étaient les seuls à avoir le suffixe *-m*. Au cours de l'évolution de la langue, le *-m* des verbes athématiques s'est ensuite répandu à des verbes thématiques. Pastrnek a poursuivi en disant que la langue tchèque actuelle possédait également le suffixe *-m* dans les verbes de la troisième, quatrième et cinquième catégorie. Pastrnek a reproché à Czambel d'omettre ce fait. Il était néanmoins d'accord avec Czambel sur le fait que la langue slovaque partageait avec les langues slovène et serbe la même terminaison *-m* pour tous les verbes à la première personne du présent. Mais pour Pastrnek cela ne suffisait pas pour affirmer que le slovaque appartenait à la même famille que le slovène et le serbo-croate. Il disait que le territoire où l'on parlait le slovaque se situait entre les Pays tchèques et les pays slaves du sud. Il était donc normal que dans la langue slovaque il y ait des similitudes avec les langues slaves du sud, en particulier avec le slovène et le serbe. Selon Pastrnek, le suffixe général *-m* n'était donc pas une forme ancienne comme Czambel l'a affirmé, mais un phénomène plus tardif dont l'apparition pouvait être historiquement démontrée.

Le politicien slovaque Milan Hodža (1878-1944) s'est également exprimé à ce sujet. Selon lui, les langues slaves du sud ne possédaient pas ce suffixe avant le XIII^e siècle et au cours des siècles suivants ce suffixe a connu une instabilité. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que ce suffixe est devenu le trait permanent du système linguistique des langues slaves du sud. Au XIII^e siècle, les Slovaques étaient déjà séparés géographiquement de la population slave du sud et n'entretenaient aucun contact avec cette dernière. Il n'était donc pas possible que le suffixe *-m* soit un vestige du slave du sud. Hodža s'est alors posé la question de l'origine de ce suffixe.

¹ Selon la thèse de Kopitar, la Pannonie était la patrie du vieux-slave. Cette thèse était soutenue par beaucoup d'autres slavistes, y compris Czambel, Florinskij et Šafařík. Elle a été proclamée comme fautive par la suite. La patrie du vieux-slave n'est pas dans la Pannonie, mais dans la Macédoine du sud.

² Toutes les réflexions attribuées à Pastrnek sont tirées de son article : *Slováci jsou- li Jihoslované ?* (Les Slovaques sont-ils les Slaves du sud ?), 1904.

Pour lui la réponse se trouvait dans le vieux-tchèque. Le suffixe *-m* était un phénomène purement tchèque. Il est apparu d'abord dans les verbes athématiques (*dám, jsem*) et ensuite par analogie, il s'est répandu chez certains verbes. En slovaque le suffixe *-m* est devenu général et concerne tous les verbes.¹

Outre les formes: *vediem, nesiem*, Czambel a apporté un deuxième argument qui aurait dû prouver l'origine commune du slovaque avec les langues slaves du sud. Il a montré qu'il existait des correspondances entre le slovaque et le serbe au niveau de la terminaison adjectivale. Par exemple, *dobrô dieta* „l'enfant sage“, *starô vino* „le vieux vin“ en slovaque est identique à *dobro dite, staro vino* en serbe. Pastrnek a admis que la terminaison de l'adjectif en *-ô* était un phénomène rare dont l'équivalent n'existait pas en tchèque. Mais pour lui, l'adjectif neutre *dobrô* était une forme dialectale nouvelle qui avait pris la terminaison de la déclinaison substantivale, du type: *delo* „l'affaire“, *srdco* „le coeur“ et autres.

Pour Czambel, le fait que le son *ř* n'existe pas en slovaque a constitué un troisième argument qui nous prouve qu'il n'y a pas de lien organique entre le tchèque et le slovaque. Les langues slaves du sud ne connaissent pas ce son, tout comme le slovaque. Quant à Hodža, fervent défenseur de l'unité tchécoslovaque, il a déclaré à ce sujet: „Ce ne sont pas les formes grammaticales qui déterminent l'unité linguistique tchécoslovaque, mais l'idéal culturel, l'âme de la nation. Si l'âme est la même, cela n'a aucune importance si l'on prononce *r* ou *ř*“.²

Cette citation montre bien que dès lors les linguistes ne pouvaient pas expliquer certains phénomènes par la philologie, ils faisaient appel à la conscience linguistique. Il faut dire que cette conscience était assez forte, en l'occurrence avant la Première Guerre mondiale et toute de suite après la proclamation de l'Etat tchécoslovaque. Elle était notamment propagée par les revues *Hlas* et *Prúdy* et par les convictions de diverses organisations tchécoslovaques défendant l'unité nationale, comme par exemple l'Union tchéco-slovaque fondée à Prague en 1896, présidée par Pastrnek.

¹ Hodža, 1920, p. 47.

² Hodža, 1930, p. 35.

Pour Czambel, les appellations de différentes villes slovaques situées autour de sa ville natale Lupče: Piešťany, Strečno, Moštenica, v Razputi et beaucoup d'autres provenaient du slave du sud. Par exemple, pour Piešťany, il a dit qu'en serbe il existait un adjectif *peščan* qui voulait dire „de sable“, pour Strečno, en serbe *srećan* voulait dire „heureux“. Moštenica, en serbe *moštanica*, c'est-à-dire, „le trottoir“. Mais selon Pastrnek, les noms de villes ne étaient pas d'origine du slave du sud car on pouvait les trouver quasiment dans toutes les langues slaves, y compris dans le tchèque. Pour lui, il était donc faux de dire que le nom de la localité v Razputi, par exemple, provenait des langues slaves du sud. En russe, il existait également un mot *rasputije* „le carrefour“.

Czambel a donné également l'exemple de certaines locutions figées dont l'emploi était courant dans les alentours de sa ville natale Lupče. Il a dit que l'expression *srdce mu piští* „il a chaud au coeur“ était une expression typiquement slave du sud. Pastrnek s'est opposé à cette affirmation en déclarant que les verbes *piskati*, *piščati* étaient des verbes que l'on pouvait trouver dans toutes les langues slaves. Cela est vrai, mais à mon avis, Czambel considérait ces expressions figées de manière globale, en tenant compte de leur signification particulière. Il est vrai par exemple que le mot *piskati* existe dans toutes les langues slaves, mais l'expression *srdce mu piští* existe seulement dans les langues slaves du sud. Czambel a énuméré encore quelques locutions, mais pour Pastrnek, il s'agissait du même phénomène, c'est-à-dire que les mots employés dans les locutions faisaient partie du vocabulaire de toutes les langues slaves.

Selon Czambel, dans la région de Lupče, on pouvait entendre des mots tels que *šilo*, *salo*, *selo* contrairement au tchèque dans lequel ils apparaissaient sous la forme *šidlo*, *sadlo*, *sedlo*. Le retrait du *d* devant le *l* était typique des langues slaves du sud. Or, et à cet égard je suis d'accord avec le linguiste Pastrnek, dans la langue russe on pouvait également observer ce phénomène, par exemple *jel* (il mangeait) à la place de *jedl* en tchèque. Il ne s'agissait donc pas de quelque chose de typique du slave du sud.

Pour Czambel l'insertion de *a* au génitif pluriel, pour les genres féminins et neutres, était également un vestige du slave du sud.; par exemple *maták* „des mères“, *sestár* „des soeurs“. Pastrnek a expliqué que ce phénomène linguistique touchait aussi un dialecte tchèque autour de ville de Chod en Bohême. Gebauer dans sa *Grammaire historique tchèque* en témoigne: au gén. pluriel *sukán*, *stebál*, *vědár*.

Le dernier argument de Czambel était que les Slovaques et les Slovènes appelaient leur langue de la même manière: *langue slovaque*. Ainsi, en slovaque on a *jazyk slovenský* et en slovène *jezik slovenski*. Les Hongrois voyaient les Slovaques et les Slovènes comme une seule ethnie et les appelaient "Tót". Pastrnek n'a pas contesté cela, mais il a dit que les Grands-Russiens et les Petits-Russiens donnaient aussi une appellation commune à leurs langues: langue russe, mais cependant les linguistes slaves¹ les considéraient comme deux ethnies différentes.

Pastrnek a aussi donné aussi l'exemple des Sorabes de Lusace qui appelaient leur langue *serbe* et pourtant personne ne va penser que cette langue est identique à celle des Serbes. L'appellation identique des deux langues ne fait donc pas preuve de leur origine commune.

En somme, pour Pastrnek, la méthode de travail de Czambel était inadéquate. Il lui a reproché en effet de prendre des éléments linguistiques isolés. Pourtant Pastrnek n'a pas procédé autrement! Pour démontrer l'origine commune du tchèque et du slovaque il n'a fait qu'énumérer divers faits linguistiques considérés isolément.²

5.4. Ľudovít Novák

Dans la première République tchécoslovaque, Novák, membre du Cercle linguistique de Prague, a été le premier à affirmer que le slovaque n'était pas un dialecte du tchèque, mais une langue à part entière appartenant à la même famille de langues slave-occidentales que le tchèque. Cependant, il a admis qu'il s'agissait de deux langues extrêmement proches. En 1935, il a fait publier un livre intitulé *Jazykovedné glosy k československej otázke* (Les gloses linguistiques concernant la question tchécoslovaque) dans lequel il a tâché de démontrer, d'un côté, dans une optique diachronique, l'évolution indépendante du slovaque par rapport au tchèque et d'un autre côté, dans une optique synchronique, la place à part entière du slovaque.

¹ Pastrnek ne donne pas les noms des linguistes.

² Voir l'article de Pastrnek *Jazyk československý*, 1898.

Novák a récusé certaines théories de linguistes tchèques, par exemple celle de l'existence d'une vieille langue-mère: vieux-tchèque. Selon Novák, le slave commun, langue commune à toutes les tribus slaves, a continué d'exister suite à la migration des Slaves de leur foyer primitif s'étant situé à l'est des Carpates à proximité des fleuves Dniepr et Dniestr au VI^{ème} siècle contrairement à ce que les linguistes tchèques prétendaient. Selon lui, le slave commun a subsisté jusqu'au X^{ème} siècle et sa disparition était due au phénomène linguistique appelé „la chute des yers“. Novák a donc refusé la théorie selon laquelle le slave commun aurait débouché sur le territoire tchécoslovaque sur une vieille langue-mère tchèque et a affirmé que sur le territoire tchécoslovaque actuel, déjà avant la chute des yers, existaient deux groupes dialectaux distincts: l'un composé du vieux dialecte de la Slovaquie centrale et l'autre composé de tous les vieux dialectes tchécoslovaques qui ont donné naissance aux dialectes actuels de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie ainsi qu'aux dialectes slovaques de l'est et de l'ouest. Les différences linguistiques entre ces deux groupes se sont encore accentuées après la chute des yers.

Novák a alors considéré la chute des yers comme un élément décisif dans la formation des différentes langues slaves. C'est la chute des yers qui a donné lieu à la formation des langues contemporaines slaves. Il a expliqué que tous les mots en slave commun se terminaient par une voyelle, ce qui était rendu possible grâce aux yers. Entre le X^{ème} et le XII^{ème} siècles, certains yers ont disparu, alors que d'autres se sont vocalisés. Ce phénomène a touché toutes les langues slaves, mais elles n'ont pas toutes été affectées de manière identique. La chute des yers a provoqué des changements notamment au niveau de la phonétique et de la morphologie. Par conséquent, chaque langue slave a eu une évolution linguistique différente suite à la chute des yers.

Les changements importants dans le système phonétique et morphologique du slovaque central survenus après la chute des yers ne correspondaient pas à ceux qui se sont produits dans les dialectes tchécoslovaques. Selon Novák, l'évolution du slovaque central a donc été différente par rapport à celle des dialectes tchécoslovaques. Le slovaque central s'est déjà détaché des dialectes tchécoslovaques au X^{ème} siècle.

Voici comment Novák expliquait dans le chapitre de son livre, intitulé *Nový pohľad na dejiny slovenčiny* (Le nouveau regard sur l'histoire de la langue slovaque) en quoi consistait l'évolution différente du slovaque central. D'après lui, suite à la chute

des yers, le système phonétique du slovaque central s'est simplifié contrairement à celui du tchécoslovaque. Par exemple au niveau des voyelles: en slovaque, il y avait un système rectangulaire pour les voyelles courtes et longues:

a	ä	á	□
o	e	ó	é
u	i	ú	í

Le système des voyelles courtes et longues dans les dialectes tchécoslovaques était différent, car il était triangulaire:

	a		á
o		e	ó
u		i	ú
			é
			í

Mais bien qu'il ait déclaré, schémas à l'appui, que le système rectangulaire différait du système triangulaire, il n'expliquait aucunement en quoi ces systèmes se distinguent. Il n'en parlait tout simplement pas. Pourtant d'après Novák, son ouvrage était destiné à un large public n'ayant pas forcément de connaissances en linguistique. Il aurait donc fallu rajouter une explication car sa présentation des faits reste incomplète. De plus, il a dit que le système phonétique slovaque s'est simplifié après la chute des yers. Mais le vieux slovaque contenait 6 voyelles différentes alors que le tchèque n'en comprenait que 5. Je ne vois pas alors en quoi consiste cette simplification dont a fait mention Novák.

Havránek reconnaissait le double système triangulaire et rectangulaire, mais il a dit que le système slovaque demeurait un système idéal aussi bien pour la plupart des Slovaques que pour les Tchèques. Le son *ä* était étranger pour les Slovaques habitant à l'ouest et à l'est. Selon Havránek, dans la prononciation, il s'agissait d'un

son artificiel, fabriqué. Voici comment Havránek a schématisé le système des voyelles courtes et longues à l'état actuel:¹

En slovaque:

a	ä	á	ia
o	e	ô (uo)	é (ie)
u	i	ú (iu)	í

En tchèque:

	a		á
o	e	ú (ů)	é (i)
u	i	ú	í

Comme on peut voir, il n'y a pas eu beaucoup de modifications par rapport aux schèmes précédents. Seulement dans le domaine de l'écriture, le slovaque a subi une simplification concernant la voyelle longue *u*. En tchèque, la voyelle longue *u* peut s'écrire de deux manières différentes soit *ú* soit *ů* à la différence du slovaque *ú*.

La lettre *ú* s'écrit:

- au début du mot (*úloha* „le devoir“, *údolí* „la vallée“, *úmysl* „l'intention“)
- dans les interjections (*bú*, *hú*, *vrkú*)
- dans les mots composés (*trojúhelník* „le triangle“) ou dans les mots après le préfixe (*neúroda* „la mauvaise récolte“, *bezúčelný* „inutile“)
- rarement à l'intérieur d'un mot (*pédikúra* „la pédicure“, *túra* „la marche“)

Alors que la lettre *ů* s'écrit à l'intérieur d'un mot ou à la fin:

Par exemple: *můj* „mon“, *kůň* „le cheval“, au génitif pluriel masculin *mužů* „des hommes“.

¹ Havránek, 1936, p. 197.

Outre le système des voyelles, Novák a relevé encore un fait linguistique qui différenciait les dialectes tchécoslovaques du dialecte de la Slovaquie centrale, et c'était l'**harmonie syllabique**:

Il a expliqué que dans le slave commun les voyelles et les consonnes se combinaient pour former des syllabes qui étaient soit molles soit dures. Il était donc impensable de combiner une consonne dure avec une voyelle d'avant molle, ni de combiner une consonne molle avec une voyelle d'arrière dure. Il y avait alors toujours la réunion de type *ty* ou *tĭ*, jamais *t'y* ou *ti*. En slave commun, ce n'étaient ni les voyelles ni les consonnes en elles-mêmes qui s'opposaient, mais les syllabes, comme *ty – tĭ*.

À la chute des yers, en slovaque central, les voyelles et les consonnes sont devenues indépendantes. On pouvait voir en slovaque la combinaison d'une consonne dure avec une voyelle molle, comme par exemple *t – t'*, donc *ti – tĭ*¹ (*ti* - consonne dure + voyelle molle) (*tĭ* - consonne molle + voyelle molle).

En ce qui concerne les dialectes tchécoslovaques, la chute des yers n'a pas provoqué l'indépendance totale pour les voyelles et les consonnes, seulement l'indépendance partielle. En tchèque, on opposait aussi les consonnes *t – t'* mais cette opposition avait un caractère différent par rapport au slovaque. La syllabe *ty* a continué de se prononcer *ty*, mais sa véritable valeur phonologique, décisive pour le sens des mots était *t + i* (les deux phonèmes ont été donc durs). Dans la prononciation tchèque, il y avait alors *ty – ti* à la différence du slovaque *ti – tĭ*. En cela le tchèque s'est éloigné du slave commun seulement d'un pas, selon les mots de Novák, alors que le slovaque s'en est beaucoup plus différencié.

Cependant les explications de Novák à ce sujet me semblent peu claires, voire parfois incompréhensibles.

Selon Novák, il y avait également des différences importantes entre le slovaque central et les dialectes tchécoslovaques au niveau du système des consonnes. Le système du dialecte slovaque central possédait les consonnes molles: *t', ě, ň* et *ĭ*, indépendantes des dures: *t, d, n* et *l*. Alors qu'à la même époque dans le système

¹ En slovaque actuel, il n'y a plus d'opposition de *ti – tĭ* mais *ty – ti*. Cependant, il est intéressant à noter que *ti – tĭ* a eu cours encore durant l'Eveil national slovaque. Štúr, lui-même, n'employait jamais la lettre *y* dans ses écrits.

des dialectes tchécoslovaques, l'opposition des consonnes dures et molles concernait non seulement $t - t'$, $d - d'$, $n - n'$, mais aussi des consonnes, de type $s - ś$, $z - ź$, $c - č$, $p - p'$, $b - b'$, $r - ř$, $m - m'$, $v - v'$. C'était des oppositions similaires au russe ou au polonais qui étaient complètement étrangères au système linguistique typique pour le slovaque central dès le début de son existence, c'est-à-dire du X^{ème} siècle. Approximativement depuis le XV^{ème} siècle, les dialectes tchécoslovaques ont perdu ce système riche de l'opposition des consonnes molles et dures mentionnées ci-dessus. Seules les consonnes molles t' , d' et n' , indépendantes des dures t , d , n sont restées de même qu'en slovaque central. Dans cette optique-là, les dialectes tchécoslovaques se sont rapprochés par leur évolution du slovaque central.

On voit bien que la manière de travailler de Novák se distinguait de ses contemporains tchèques de l'école de Gebauer qui travaillaient sous l'influence de l'école néo-grammarienne. Il mettait l'accent plutôt sur la phonologie diachronique que sur l'évolution phonétique des différents sons. Cependant, l'examen de la structure phonique était aussi important à ses yeux, comme on le verra ultérieurement, car elle faisait apparaître les différentes structures morphologiques. Tout comme pour les autres membres du Cercle linguistique de Prague, la description phonologique d'une langue a été au centre des préoccupations scientifiques de Novák. Son interprétation phonologique de la langue slovaque *Slovenská miscellanea*, 1931, développait certaines idées de l'oeuvre de Jakobson *Z fonologie spisovné slovenštiny* (La langue slovaque littéraire, vue du point de vue de la phonologie) qui était la première description phonologie complète d'une langue concrète.

De ce fait, Novák a critiqué l'approche des néo-grammairiens vis-à-vis de la langue en leur reprochant de se baser uniquement sur l'évolution phonétique de la langue en question. Selon lui, cette approche était insuffisante pour définir une langue ou une famille de langue.

Novák a réfuté également la théorie des linguistes tchèques de l'école de Gebauer selon laquelle la langue slovaque était plus conservatrice que la langue tchèque et ne s'était pas modernisée comme l'avait fait cette dernière. Selon lui, au contraire, le slovaque central était plus révolutionnaire dans son évolution que le tchèque, notamment suite à la chute des yers. Car le slovaque central s'est détaché

complètement du système linguistique propre au slave commun concernant l'opposition des syllabes dures ou molles alors que le tchèque est resté plus proche du slave commun. Selon Novák, dans cette optique, c'était le tchèque qui se révélait plus conservateur que le slovaque central.

Au niveau de l'évolution phonétique, le slovaque n'avait pas de retard non plus sur le tchèque. Il a reproché aux linguistes tchèques de l'école de Gebauer de ne pas considérer certains faits comme il se devait et de construire par conséquent de fausses théories. Il a donc corrigé certaines erreurs d'ordre phonétique, commises par les linguistes tchèques, en donnant les exemples suivants:

Par exemple selon les linguistes tchèques de l'école de Gebauer la voyelle *a* du vieux-tchèque s'est modifiée en *ě* en tchèque moderne alors qu'en slovaque la voyelle *a* a subsisté. Ainsi, le vieux mot *řašký* „difficile“ a donné en tchèque *těšký* tandis qu'en slovaque il est resté *řašký*. De même la vieille forme *duša* „l'âme“ a donné en tchèque *duše* alors qu'en slovaque elle est restée *duša*.

En réalité, selon Novák, suite à la chute des yers, *duša* a donné en slovaque central *dušä*, alors que dans les autres régions slovaques *ä* s'est modifié en *a*, donnant *duša*. Il en va de même pour l'adjectif *řašký*. Suite à la chute des yers, la forme *řašký* n'existait pas en slovaque central ainsi que le prétendaient les linguistes tchèques, c'était la forme *řäškí* qui avait cours. La forme *řäškí* s'est conservée dans certaines régions slovaques alors que dans d'autres *ä* a donné *a*, donnant ainsi *řaškí*. Selon Novák, le slovaque central n'est pas resté au même stade dans son développement. Mais au contraire, il a évolué selon son propre rythme tout en possédant son autonomie propre face au tchèque.

Aux yeux de Novák, ces exemples phonétiques mentionnés ci-dessus avaient également une importance significative dans la morphologie. En tchèque, les substantifs *žena* – *duša* se déclinaient ainsi: *ženám* – *dušám*, *ženách* - *dušách* et *ženami* – *dušami*. Dans la prononciation, on pouvait également rencontrer les formes *ä*, *□m*, *□ch*, *ämi*. Mais en tchèque, la différence entre *a* et *ä* était purement sonore et non pas phonologique. Les *a* et *ä* en tchèque étaient donc deux variantes d'un même phonème à la différence du slovaque central où *a* et *ä* représentaient deux phonèmes différents. Ainsi, en slovaque central les suffixes étaient beaucoup plus variés. Et la différence des suffixes était significative pour souligner l'existence des deux modèles. En slovaque central, il y avait alors *žena* avec des suffixes *a*, *ä*,

(*a, ám, ách, ámi*) et *dušä* toujours avec des suffixes tels que *ä, □ (ä, □m, □ch, ämi)*.

L'évolution suivante de ces deux modèles (tchèques et slovaques) nous montre également leur différenciations. En slovaque central, la voyelle longue *□* a abouti en diphtongue *iä*, et ensuite en *ia*, parallèlement *ä* en *a*, on obtenait donc de formes primaires *dušä, duš□m, duš□ch, dušämi* les formes *duša, dušiam, dušiach, dušami*. Les deux modèles restaient donc très proches.

Par contre, en tchèque, les deux modèles au départ étaient très proches mais par évolution ils se sont éloignés. Ainsi, les formes primaires *žena – duša, ženám – dušám, ženách – dušách* et *ženami – dušami* se sont modifiées d'abord en *žena – dušě, ženám – dušiem, ženách – dušiech* et *ženami – dušemi* et ensuite en *žena – duše, ženám – duším, ženách – duších* et *ženami – dušemi*.

Selon Novák, les faits linguistiques mentionnés ci-dessus étaient donc la preuve que le slovaque central avait subi une évolution originale, différente du tchèque. Suite à une profonde analyse, les accords apparents du vieux slovaque central avec les vieux dialectes tchécoslovaques se révélaient fictifs.

Contrairement à l'historien tchèque Václav Chaloupecký (1882-1951) qui affirmait que le slovaque central est un mélange linguistique datant du XIII^e siècle¹, pour Novák, le slovaque central était une forme ancienne ayant suivi son évolution propre depuis le X^e siècle et qui était l'ancêtre direct du vieux-slovaque central. Chaloupecký qui était sous l'influence de son conseiller linguiste Weingart, expliquait qu'à l'époque du mouvement colonisateur (XIII^e siècle) différents peuples slaves étaient venus s'installer en Slovaquie centrale. La majorité de ces peuples provenait des régions tchèques. Par conséquent, le caractère linguistique du slovaque central était slave occidental, voire tchèque. Selon Novák cette théorie était fautive car les régions montagneuses de la Slovaquie centrale n'étaient pas dépeuplées. La population slovaque qui y habitait parlait déjà sa propre langue. Evidemment, un petit mélange était possible mais la structure linguistique du slovaque central gardait son identité propre.

Dans le chapitre suivant intitulé *Pomer spisovnej slovenčiny k spisovnej češtine* (La relation entre les langues slovaque et tchèque littéraires) du même livre

¹ Novák, 1935, p. 87.

Jazykovedné glosy k československej otázke, Novák s'est posé la question si l'on pouvait attribuer à la langue slovaque une place à part entière. Pour élucider ce problème, il s'est penché vers les définitions de la notion de *langue* et de *dialecte*.

À l'époque de Gebauer, sous la notion de *langue*, on entendait tous les dialectes qui avaient une multitude de traits en commun et qui formaient une unité géographique.¹ Il existait également une autre variante selon laquelle la langue était le regroupement des tous les dialectes nés d'une vieille langue-mère.² Novák considérait ces définitions de la langue comme erronées. Selon lui, les frontières entre la langue et le dialecte étaient floues. On ne pouvait pas dire où s'arrêtait l'un et où commençait l'autre. Il était donc impossible de distinguer la langue du dialecte de manière catégorique et d'établir des définitions qui seraient valides pour toutes les langues du monde. Du point de vue de cette définition, on regardait notamment la parenté entre divers systèmes linguistiques, mais on oubliait que cette parenté pouvait se modifier au cours de l'histoire. Par exemple, il existait des dialectes qui étaient génétiquement apparentés à une langue à un moment donné de leur évolution, et qui à un autre moment, sous l'influence de divers facteurs externes, s'approchaient par leur type linguistique d'une autre langue ou qui s'apparentaient à deux langues. Selon Novák, c'était le cas typique, par exemple, du dialecte de la Slovaquie orientale ou du dialecte silésien qui faisaient le point d'intersection entre le continuum dialectal tchéco-slovaque et celui de la Pologne.

Novák a donc approuvé la définition de la langue proposée par la linguistique moderne³ qui prenait en considération uniquement **la fonction linguistique** et **la structure interne de la langue**. La linguistique moderne remontait à la fin du XVIII^e siècle où sous la notion de *langue* on comprenait une langue, employée dans la littérature et parlée par les gens cultivés et sous la notion de *dialecte* on comprenait une langue populaire, peu cultivée. La langue littéraire se distingue du dialecte par le fait qu'elle a une autre fonction, une autre destinée. À partir du moment où le dialecte de la Slovaquie centrale a été élevé au rang de la langue littéraire, il était obligé de commencer à édifier son propre lexique. Pour cela, faute de différentes expressions, le slovaque empruntait des mots à d'autres idiomes slaves ou fabriquait

¹ Trávníček, 1930, p. 64; Hujer, 1934, p. 219.

² Havránek, 1936, p. 194.

³ Sous la linguistique moderne, on doit comprendre les activités du Cercle linguistique de Prague. Les représentants clés du Cercle étaient Jakobson, Troubetzkoy, Mathesius.

de nouvelles unités lexicales (dans ce sens-là, un grand mérite appartient à M. M. Hodža). En un mot, ce qui distingue la langue littéraire du dialecte du point de vue de la fonction dans une optique synchronique, c'est le rôle qu'elle joue dans la vie culturelle et scientifique élargissant et modifiant (intellectualisant) son vocabulaire pour répondre aux besoins d'expression engendrés par l'évolution de la civilisation et par l'apparition des matières nouvelles. En ce qui concerne le dialecte, il n'a pas besoin d'exprimer autant que la langue littéraire et de ce fait, il lui manque certains mots et tournures syntaxiques.

Nous pouvons résumer les positions respectives des linguistes de l'école de Gebauer et de Novák à l'aide du tableau suivant:

Linguistes de l'école de Gebauer	Ľudovít Novák
Privilègient le modèle génétique	Privilégie le modèle fonctionnel
Optique diachronique	Optique synchronique
Définissent une langue à partir des traits linguistiques apparentés	Définit une langue à partir de la fonction qu'elle joue dans la société

Si l'on regarde donc la relation entre les langues tchèque et slovaque à l'instar de Novák, on voit que les langues tchèque et slovaque étaient deux langues à part entières et autonomes. Toutes les deux jouaient un rôle prépondérant et remplissaient une fonction de même importance. L'une n'était pas subordonnée à l'autre et vice versa, comme on entendait dire souvent que le slovaque était un simple dialecte du tchèque ou une partie intégrante d'un ensemble linguistique tchécoslovaque. Au contraire, „Au moment où le dialecte de la Slovaquie centrale a été élevé au rang de la langue littéraire, il est devenu une langue littéraire et non pas un dialecte littéraire“.¹

D'un autre côté, Novák a admis qu'il s'agissait de deux langues extrêmement proches du point de vue du lexique et de la grammaire. Il s'agit d'une parenté telle

¹ Novák, 1935, p. 104.

qu'elle n'a pas d'équivalence parmi les langues slaves littéraires. Et c'est à cause du fait que le vocabulaire de la langue slovaque s'est enrichi notamment des mots tchèques. Ce n'est pas seulement à cause du fait que le tchèque a été employé comme langue littéraire en Slovaquie depuis le XV^{ème} siècle et a été maintenu comme langue liturgique des protestants jusqu'à la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, mais surtout que les gens, qui gravitaient autour de Štúr, ne mettaient pas d'accent sur le vocabulaire et ne voulaient pas rompre les liens culturels avec la Tchéquie et sa littérature. Influencés par la philosophie idéaliste de Hegel, ceux qui façonnaient la langue slovaque littéraire promouvaient l'âme de la langue, sa forme, c'est-à-dire la grammaire et insistaient moins sur l'originalité du vocabulaire, sur sa matière. Outre cela, Štúr et ses adeptes étaient plus préoccupés par les problèmes concernant l'Eveil national et les travaux éducatifs du peuple que par l'édification de néologismes.

Cependant, selon Novák, le fait que les vocabulaires tchèque et slovaque étaient presque identiques ne lui a posé aucun problème. Au contraire, féru des idées panslaves, il a aspiré à ce que toutes les langues slaves aient un vocabulaire proche, voire commun.

5.5. Josef Zubatý

Le slovaque est-il une langue à part ou un dialecte du tchèque? Josef Zubatý a été le seul linguiste tchèque à affirmer que l'on ne peut pas apporter de réponse à cette question. Selon lui, il s'agissait d'une question inutile et insoluble¹.

Tout comme Novák, Zubatý déclarait qu'il était impossible de fixer les limites entre les langues et les dialectes. Il contestait le modèle de l'arbre généalogique proposé par les néogrammairiens, où les langues indo-européennes étaient représentées comme des branches qui se séparaient d'un tronc. En revanche, La Théorie des ondes (Wellentheorie), proposée en 1872 par le linguiste allemand Johannes Schmidt (1843-1901), lui semblait plus correcte, notamment en ce qui concernait les langues slaves occidentales. Selon cette théorie, les langues sont représentées

¹ Les réflexions de Zubatý se trouvent dans l'article *Slovenčina a čeština* (Le slovaque et le tchèque), 1922.

comme „une chaîne faite d’anneaux et n’ayant ni début ni fin, ni centre ni périphérie.... Les innovations apparues dans une langue semblant séparée, distincte peuvent s’étendre, se diffuser à d’autres langues voisines spatialement, comme des ondes qui se propagent à la surface de l’eau à partir du point où tombe une pierre qu’on y a jetée“.¹ Pour Zubatý, cette théorie était tout à fait applicable aux langues slaves occidentales. Au tout début de l’histoire slave, il était impossible de discerner les frontières linguistiques entre les langues tchèque, polonaise ou serbe de Lusace. Il s’agissait d’une chaîne de différents dialectes fortement apparentés. Ce n’est qu’à la suite d’événements historiques (création des royaumes tchèque et polonais) que se sont formées les langues connues à l’heure actuelle.

Selon Zubatý, les langues étaient donc issues des événements historiques et politiques. Et c’est là que Zubatý a touché sans le dire de manière explicite le noyau dur du problème tant débattu, à savoir si le slovaque est une langue ou un dialecte. En effet, sous un débat au premier coup d’oeil linguistique, s’est caché un problème politique. C’était donc l’instance politique qui a conditionné les recherches linguistiques sur les langues tchèque et slovaque. De ce fait, une majorité de linguistes tchèques travaillaient dans le sens de ce que les hommes politiques voulaient entendre: il n’existe pas une langue slovaque, c’est un dialecte du tchèque.

À mes yeux, c’est pour cette raison que Zubatý considérait les recherches linguistiques sur les langues tchèque et slovaque comme inutiles car si la politique s’y mêle, elle sort toujours gagnante et la linguistique doit la suivre. Ce qui était le plus important pour Zubatý, c’était que les Tchèques acceptent le fait que la langue littéraire slovaque existe et de mettre tout en oeuvre afin que la cohabitation physique et linguistique des Tchèques et des Slovaques au sein de la nouvelle République se passe le mieux possible. Il partait à la défense du slovaque littéraire qui ne devrait pas être subordonnée à la langue tchèque, mais être sur pied d’égalité avec cette dernière: „Le fait que les Tchèques ont créé leur propre langue littéraire quelques centaines d’années plus tôt que les Slovaques ne leur donne pas le droit de considérer le slovaque comme dialecte de la langue tchèque. Car si le slovaque est un dialecte du tchèque, le tchèque est automatiquement un dialecte du slovaque“.² Pour lui, la langue slovaque devrait garder ses propres caractéristiques

¹ Sériot, 1999, p. 126.

² Zubatý, 1922, p. 9.

et non pas se laisser influencer par l'idiome tchèque, comme cela arrivait très souvent dans les écrits des journalistes et des écrivains slovaques dans les années 20 et 30.

6. L'application de la politique linguistique : la langue tchécoslovaque dans la vie quotidienne

Après avoir étudié la partie théorique concernant la langue tchécoslovaque, nous allons nous pencher sur ce qui s'est passé au niveau pratique dans la première République tchécoslovaque.

Après 1918, la langue slovaque est devenue une langue officielle et une langue d'enseignement, employée en principe dans toutes les écoles et l'administration slovaques. Seul dans quelques bureaux ou établissements (service militaire ou chemin de fer) subsistait le tchèque. La langue tchèque était également une langue d'enseignement à l'Université Komenský de Bratislava, car de nombreux professeurs qui y enseignaient venaient des Pays tchèques. Parmi les plus éminents on peut citer Albert Pražák, Václav Vážný et Miloš Weingart. Les professeurs slovaques étaient peu nombreux.

Or, bien que le slovaque ait enfin acquis un droit de cité, on peut néanmoins remarquer que la langue slovaque restait subordonnée à la langue tchèque et ceci à plusieurs égards:

a) De nombreux intellectuels, dont T. G. Masaryk, considéraient que les écrits scientifiques se devaient d'être rédigés en tchèque, et non en slovaque. D'après eux, si la langue slovaque avait fait ses preuves au niveau de la littérature, elle n'était pas appropriée au niveau de la science, car elle était peu évoluée et manquait des moyens d'expression nécessaires à une civilisation en plein essor. Par exemple Weingart a écrit: „Je souhaiterais que les oeuvres scientifiques soient écrites en tchèque et non en slovaque. Que le slovaque soit employé uniquement dans les

écrits littéraires“.¹ Et à un autre endroit, il a ajouté: „Il est faux de croire que

¹ Weingart, 1926, p. 8.

l'invention des mots scientifiques typiquement slovaques enrichit les Slovaques; au contraire, cela ne leur rapporte rien et de plus, cela les aurait conduits dans une isolation culturelle et aurait rendu plus difficile la lecture des livres tchèques aux jeunes Slovaques".¹

Voici le premier exemple de la subordination de la langue slovaque, véhiculée par l'idéologie tchécoslovaquiste dont Weingart était un des porte-paroles.

b) Au niveau de la terminologie: à l'Université de Prague, il existait des sections pour la langue tchèque et la littérature tchèque, pour l'histoire de la langue tchèque, et pour l'histoire de la Tchéquie tandis qu'à l'Université de Bratislava, il y avait des sections pour la langue tchécoslovaque, l'histoire de la littérature tchécoslovaque, l'histoire de la Tchécoslovaquie.

En Slovaquie, à l'école primaire ou secondaire, l'enseignement de la langue slovaque et de la littérature slovaque, obligatoire, s'appelait „českoslovenština“ (langue tchécoslovaque) et non „slovenština“ (la langue slovaque). Par contre, dans les Pays tchèques, les cours où l'on enseignait la langue et la littérature tchèques avaient pour appellation „čeština“ (le tchèque).

Ces exemples concrets concernant la terminologie scolaire illustrent bien la hiérarchie qui subsistait entre les langues tchèque et slovaque. Même si selon la Constitution de 1920, la langue tchécoslovaque avait deux versions égales: tchèque et slovaque, dans la vie quotidienne cette égalité n'était pas de mise. La langue slovaque est restée subordonnée à la langue tchèque, voire a fait partie du tchèque. Si cela n'avait pas été le cas, on aurait nommé l'enseignement de la langue slovaque „slovenština“. Or, l'appellation „slovenština“ aurait été inadmissible car elle aurait mis sur un pied d'égalité le tchèque et le slovaque. Et cela aurait été à contre-courant de l'idéologie tchécoslovaquiste mise en oeuvre dans les premières années de la République.

c) Pendant les années qui ont suivi la fin de la Première Guerre mondiale, les Slovaques étaient obligés d'apprendre le tchèque à l'école secondaire, alors qu'en Tchéquie les élèves n'étaient pas tenus d'apprendre le slovaque. De ce fait, chaque Slovaque maîtrisait le tchèque à tout le moins de manière passive.

¹ Weingart, 1926, p. 8.

La langue slovaque littéraire s'est donc trouvée sous l'influence profonde du tchèque, notamment durant les dix premières années suivant 1918. Ceci s'explique par divers facteurs:

a) Forte migration:

Beaucoup d'employés d'Etat tchèques (professeurs, enseignants, employés de bureau) et d'entrepreneurs sont venus s'installer en Slovaquie. Les postes de cadre ont été donc occupés majoritairement par des Tchèques faute de Slovaques compétents. Le slovaque Anton Štefánek, qui était le référent scolaire à Bratislava, a fait une enquête dans le milieu de l'enseignement secondaire du novembre 1918 au juillet 1919. Il a constaté qu'il n'y avait que 20 enseignants slovaques, dont 10 maîtrisaient le slovaque à tel point de pouvoir y enseigner sans des difficultés majeures.¹

b) Diffusion du tchèque à tous les niveaux:

Le tchèque a été également répandu en Slovaquie par la littérature, les écrits scientifique, les revues politiques, les périodiques et les journaux tchèques. Dans les écoles secondaires, les manuels employés étaient rédigés en langue tchèque par des auteurs tchèques, qui y introduisaient parfois des slovaquismes donnant ainsi lieu à un mélange tchéco-slovaque.

c) Retard de la population slovaque par rapport à la population tchèque au niveau économique, social, culturel et linguistique:

La population slovaque était peu érudite et de nombreuses personnes ne savaient ni lire ni écrire. De ce fait, lorsque la République tchécoslovaque s'est constituée, les Slovaques étaient mal armés contre la „tchéquisation“. Le politicien slovaque Ferdinand Ďurčanský en témoigne: „Le tchécoslovaquisme a été la conséquence de la faiblesse slovaque“.² L'idéologie tchécoslovaquiste a pu dès lors facilement s'imposer, du moins pendant les dix premières années.

La diffusion massive du tchèque en Slovaquie a débouché sur un véritable mélange des langues tchèque et slovaque. De ce fait, la langue employée dans les textes slovaques des années 20 et 30 du XX ème siècle n'était ni tout à fait le tchèque ni tout à fait le slovaque. À ce que j'ai pu observer, il s'agissait d'un véritable mélange

¹ John, 1994, p. 77.

² Ďurčanský, 1943, p. 142-143.

des deux langues que l'on peut appeler, selon moi, "interlangue". C'est-à-dire une langue qui sous certains aspects rappelait le tchèque, sous d'autres le slovaque.

Nous allons examiner ce phénomène de plus près.

La „tchéquisation“ du slovaque touchait tous les niveaux linguistiques: phonétique, morphologique, syntaxique et particulièrement lexical. Du point de vue de la phonétique, dans les textes slovaques (notamment administratifs et journalistiques), on a pu souvent observer des phénomènes phonétiques tels que la „violation de la loi de quantité des syllabes“ par exemple, au lieu d'écrire *mŕtvy* „mort“, on écrivait *mrtvý*. Les diphtongues, souvent présentes en slovaque, n'étaient pas respectées: on écrivait *trpeť* „souffrir“, *mreť-mrem* „mourir – nous mourrons“ à la place de *trpieť*, *mrieť-mriem*. Les verbes slovaques comme *ruvať* „déchirer“, *lhať* „mentir“ s'écrivaient *rvať*, *lhať*. Les substantifs slovaques de type *krúžok* „un petit rond“, *tlmočník* „le traducteur“, *čашník* „le serveur“, *sloboda* „la liberté“ se modifiaient en *krúžek*, *tlumočník*, *čišník*, *svoboda* etc.

Du point de vue de la morphologie, on peut donner les exemples suivants: on écrivait *metry* „les mètres“, *litry* „les litres“ à la place de *metre*, *litre* au nominatif pluriel; on utilisait la terminaison tchèque -e pour le vocatif, *pane kapitán* „Monsieur le capitain“ à la place de *pan kapitán*; au nominatif pluriel *Česi*, *valasi* s'écrivaient *Češi*, *valaši*; *dva týždne* „deux semaines“ s'écrivait *dva týždny*. À l'instrumental pluriel on trouvait la forme *s pomery* „avec des conditions“ à la place de *s pomermi*.

Du point de vue de la syntaxe, les verbes slovaques qui régissent en règle générale l'accusatif, étaient suivis par le génitif, comme en tchèque. Par exemple, *želať si niečoho* „souhaiter quelque chose“, *vážiť si niečoho* „respecter quelque chose“ à la place de *želať si niečo*, *vážiť si niečo*. Les conjonctions de subordination de condition slovaques *ak*, *keď* „si“ étaient remplacées par la particule tchèque -li, placée après le verbe: par exemple, *nepoznáme-li* „si l'on ne connaît pas“, *vezmeme-li* „si l'on prend“. Quant aux pronoms relatifs de type *s nímž* „avec qui“, *za nehož* „à la place de qui“, ils remplaçaient *s ktorým*, *za ktorého*.

Du point de vue du lexique, il est à signaler qu'une multitude de mots slovaques ont été abandonnés au profit des équivalents tchèques. Les textes slovaques ont été littéralement envahis par des mots tchèques tels que *rty* „les lèvres“, *brusle* „les patins“, *snad* „pourvu que“, *láhev* „la bouteille“, *zed'* „le mur“, *rýma* „le rhume“, *brýle*

„les lunettes“, *mať reč* „tenir le discours“. Les mots slovaques correspondants sont: *pera, korčule, azda, flaša, múr, nádcha, okuliare, držať reč*.

Cette influence du tchèque sur le slovaque a donc donné lieu à une langue en quelque sorte hybride. Souvent on écrivait „à la tchèque“, mais ce n’était pas du tchèque, comme par exemple le verbe cité ci-dessus *trpeť*. Ce verbe ne relève ni du tchèque ni du slovaque car en tchèque l’écriture correcte de ce verbe est *trpět* alors qu’en slovaque *trpieť*. Des exemples de ce type se trouvaient en abondance dans les textes slovaques de l’époque des années 20-30. A propos de cette nouvelle situation linguistique certains politiciens dont le tchèque Antonín Švehla ont réagi. Selon ses paroles, la langue commune pour les Tchèques et les Slovaques était en train de naître. Et il apporte l’argument suivant: „Šrobár m’a montré une lettre administrative dans laquelle il était impossible de dire s’il s’agissait du tchèque ou du slovaque.“¹ Pour Švehla, il ne s’agissait donc pas d’une interlangue mais du commencement d’une langue tchécoslovaque.

Selon le linguiste slovaque Eugen Pauliny, l’emprunt à la langue tchèque se faisait de manière régulière, mais il faut toutefois préciser que certains écrivains slovaques avaient plus tendance que d’autres à emprunter des éléments linguistiques tchèques. Dans les livres de Milan Hodža on trouve plus de mots tchèques ou tchéquisés que chez Josef Škultéty ou Jaroslav Viček.²

La parution de *Pravidla slovenského pravopisu*, en 1931, (Les règles de l’orthographe slovaque) a marqué le point culminant de l’idéologie tchécoslovaquiste centralisatrice. Ces Règles étaient le résultat du travail de linguistes réunis sous la direction du linguiste tchèque Václav Vážný (1892-1966). Dans leur codification, Vážný et ses collaborateurs visaient à promouvoir en slovaque les éléments linguistiques identiques à ceux de la langue tchèque et mettaient de côté les éléments différents du tchèque. Du point de vue du lexique, ils ont codifié des mots tchèques tels que *ponevác* „parce que“, *mluviť* „parler“, *nabídka* „offre“, *kozol* „le bouc“, *past’* „le piège“, *láhva i láhev* „la bouteille“. Par ailleurs, ils ont supprimé les mots empruntés à la langue allemande ou hongroise et les ont remplacés par

¹ Cité par Krajčovičová, 2000, p. 574.

² Pauliny, 1983, p. 226.

des mots tchèques ou des mots slovaques, qui ne correspondaient cependant pas toujours exactement aux mots supprimés. Il s'agissait des mots comme *banovať* „regretter“, *chýr* „la nouvelle“, *chýrny* „légendaire“, *faloš* „le manque de sincérité“, *kefa* „la brosse“, *kefka* „la brosse à dents“ et *kocka* „le dé“. À la place de ces mots, ils recommandaient d'employer les mots comme *ľutovať*, *novina*, *povestný*, *neúprimnosť*, *kartáč*, *kartáček*, *kostka*.

Du point de vue de la phonétique, ils ont introduit la possibilité d'écrire de deux manières différentes les mots tels que *krúžok* ou *krúžek* „le petit rond“, *prášok* ou *prášek* „la poudre“, *lakeť* ou *lokeť* „le coude“, *rakyta* ou *rokyta* „la raquette“, *sloboda* ou *svoboda* „la liberté“ etc.

De plus, en comparant sans cesse les langues littéraires tchèque et slovaque, ils s'efforçaient de montrer que les différences entre ces deux langues étaient minimes. Ce faisant, ils tâchaient de donner l'impression au locuteur slovaque que le slovaque n'est pas une unité linguistique autonome, mais au contraire un dérivé du tchèque.

Cette codification de 1931 a fait l'objet de contestations non seulement de la part des linguistes et des journalistes slovaques, mais aussi des politiciens. Les deux partis politiques slovaques *Ľudová strana* (le Parti populaire) et *Slovenská národná strana* (le Parti national slovaque) se sont fortement opposés aux tendances "tchéquisantes" de la codification. C'est dans ce climat tendu que le journal *Slovenská reč* (La langue slovaque), dont la première publication date de 1932, a été lancé afin de promouvoir la langue slovaque. Sa source d'enrichissement lexical était le parler slovaque populaire. De plus les journalistes étaient tenus de respecter la codification de Czambel (1902)¹ concernant la phonétique, la morphologie et l'orthographe. L'écrivain slovaque Janko Jesenský dans son roman *Demokrati* (Les démocrates) a bien décrit la situation: „La langue slovaque littéraire s'est divisée en deux: en une langue administrative, „tchécoslovaque“, centralisatrice et en une langue slovaque pure, autonomiste...“. Ensuite, il a donné des exemples lexicaux concernant cette différence: *pravítko* – *linoár* „la règle“, *inkúst* – *atrament* „l'encre“, *mluvnica* – *gramatika* „la grammaire“, *menovite* – *najmä* „notamment“, *okienko* – *oblôčik* „la petite fenêtre“, *určite* – *iste* „certainement“, *modrý* – *belasý* „bleu“, *nemoc* – *choroba* „la maladie“, *osol* – *somár* „l'âne“ etc..²

¹ La codification du slovaque par Czambel se trouve dans *Rukoväť spisovnej reči slovenskej*, 1902. Elle a été reprise et modifiée par Josef Škultéty en 1919.

² Jesenský, 1934, p. 164-165.

6.1. L'éducation

Sur le plan scolaire, il fallait mettre sur pied l'enseignement de la langue tchécoslovaque, ce qui a engendré de nombreuses questions. En quoi devait-il consister l'enseignement de la langue tchécoslovaque? Dans quelle mesure l'enseignant de la langue tchécoslovaque devait-il utiliser le tchèque et le slovaque? Depuis quel âge fallait-il enseigner le tchèque aux Slovaques et vice versa?

Miloš Weingart dans son livre *Jazyk československý a střední škola, zvláště na Slovensku* (La langue tchécoslovaque et l'enseignement secondaire, notamment en Slovaquie), s'est adressé aux enseignants en leur donnant quelques conseils pratiques.

En Slovaquie, à l'école primaire, l'enseignement devrait débiter en slovaque. Une fois l'orthographe slovaque maîtrisée, les élèves devraient petit à petit être exposés au tchèque par la démonstration, par exemple des extraits littéraires tchèques. Weingart a recommandé vivement aux élèves de lire les chansons et les contes de fées nationaux tchèques. Il a attiré notamment l'attention sur *České pohádky*, 1905, (les Contes de fées tchèques) de l'écrivain tchèque Karel Jaromír Erben (1811-1870). Selon Weingart, ces contes de fées étaient simples à lire et, de plus, ils étaient considérés comme un bijou inestimable de la prose tchèque. Les extraits littéraires tchèques devraient être exposés en tchèque, les extraits slovaques en slovaque.

Pour ce qui était de l'enseignement à l'école secondaire, les élèves devraient approfondir leurs connaissances de la langue tchèque. Les enseignants devraient les familiariser avec le système phonétique du tchèque (en utilisant la méthode comparative) et avec le système linguistique du vieux-tchèque. Selon Weingart, l'apprentissage du vieux-tchèque était d'une haute importance car le système linguistique du vieux-tchèque constituait la base du système linguistique du slovaque moderne et en même temps permettait une meilleure compréhension du tchèque moderne. On voit bien que Weingart était un des partisans de l'école de Gebauer. Il est resté persuadé que le tchèque et le slovaque provenaient de la même base linguistique: le vieux-tchèque.

L'apprentissage de la littérature ne devrait pas non plus se limiter à la période contemporaine. Mais, au contraire, les oeuvres littéraires de différentes époques devaient être incluses dans le programme scolaire. Ceci notamment pour montrer aux élèves pendant combien de siècles les Tchèques et les Slovaques ont partagé une seule et même langue littéraire. Voilà pourquoi il était utile de faire lire aux élèves quelques fragments de textes tchécoslovaques datant du XV au XVII ème siècle et de les rendre attentifs au fait que les textes étaient écrits en tchèque même s'ils comportaient quelques slovaquismes.

En somme, au niveau de l'enseignement, on était censé suivre le credo suivant: ce qui était bon pour le tchèque était aussi bon pour le slovaque. De ce fait, les enseignants pouvaient utiliser sans crainte les mots slovaques qui avaient une consonance tchèque. Moins on utilisait de mots slovaques se différenciant du tchèque, mieux c'était!

Je ne peux pas dire comment l'enseignement en Slovaquie s'est déroulé précisément. Le mieux serait de pouvoir interroger les gens qui ont vécu dans cette période précise, mais il s'agit d'une période lointaine et la plupart des gens ne sont plus de ce monde. On ne peut donc que faire des suppositions, mais étant donné que de nombreux Tchèques enseignaient en Slovaquie, il est fort probable que le tchèque jouait un rôle prépondérant au niveau scolaire.

Dans les Pays tchèques, l'enseignement reposait sur la même base idéologique, c'est-à-dire la propagation du tchécoslovaquisme au plan national. C'est ainsi que la langue et la littérature slovaques étaient censées être incluses dans le programme scolaire. Or dans les faits ceci était loin d'être le cas. En effet dans les écoles tchèques les oeuvres slovaques étaient très rarement lues et l'attention portée à la langue slovaque était minime, aussi bien du point de vue de la théorie que de la pratique. Weingart l'a bien signalé: „Il faut dire qu'en Tchéquie la langue et la littérature slovaques ne sont pas vraiment enseignées dans le cadre de l'enseignement secondaire comme l'union culturelle et nationale de nos deux pays l'exigerait“.¹

¹ Weingart, 1929, p. 13.

Conclusion

Le projet de Masaryk était de réunir au plan politique la Tchéquie et la Slovaquie afin de construire un état plus grand qui puisse mieux se défendre contre le danger du pangermanisme. Or sa démarche a été mal comprise par la majorité des Tchèques. Les Tchèques, considérant cette union au sens ethnique du terme, ont commencé à mettre en oeuvre une politique centralisatrice qui ne laissait pas une grande place à l'expression d'une identité slovaque propre. A ce propos, le critique littéraire tchèque František Xaver Šalda (1867-1937) a écrit: „Le Tchèque souffre d'une manie centralisatrice; cette manie représente pour lui un véritable minus concernant l'organisation du monde à laquelle il doit se désaccoutumer avant qu'il ne soit trop tard. Ne pas voir la vie de plusieurs points de vue mais tout ramener à un seul point abstrait a causé dans le monde tchèque plus de dégâts que tu n'en puisses douter, plus de dégâts que tu n'es apte à reconnaître“.¹

Les relations tchéco-slovaques ont été marquées depuis la création de la République tchécoslovaque par une grande asymétrie. Il n'y avait que 10% de l'intelligentsia slovaque capable de servir le nouvel Etat. Le nombre des Tchèques qui vivaient et travaillaient en Slovaquie était significatif à cet égard. Ils occupaient des postes-clé dans le service militaire, l'administration, l'enseignement et les transports. Dès lors comment éviter la supériorité des Tchèques? Les Tchèques estimaient avoir beaucoup fait pour les Slovaques tandis que les Slovaques se sentaient souvent frustrés par le paternalisme tchèque. D'ailleurs combien de fois n'a-t-on pu lire dans les journaux tchèques: „Nos Slovaques!“², le „nos“ mettant en évidence la relation hiérarchique qu'entretenaient les Tchèques avec les Slovaques.

Cette manie centralisatrice au profit des Tchèques se reflétait non seulement dans la théorie mais aussi dans la pratique linguistique. La plupart des linguistes tchèques, dans la lignée de Jan Gebauer, travaillaient tous dans la même optique: en faveur de l'unité linguistique tchécoslovaque. En étudiant l'évolution des langues tchèque et slovaque, ils tâchaient de démontrer leur origine commune. Faute d'arguments

¹ Šalda, 1928, p. 298.

² Šedivý, 2000, p. 567.

linguistiques, ils recouraient à tous les moyens extra-linguistiques possibles afin d'appuyer leur thèse. Mais en analysant leurs travaux, il y a beaucoup de contradictions qui sautent aux yeux, notamment en ce qui concerne le statut inférieur du slovaque par rapport au tchèque. A part quelques linguistes isolés comme le Slovaque Novák ou le Tchèque Zubatý, personne n'a osé mettre en doute l'unité linguistique tchécoslovaque.

Dans l'idéal la science se devrait d'être neutre. Mais ceci était loin d'être le cas dans la nouvelle République tchécoslovaque. La science a été au service de la politique d'un état unitaire – le tchécoslovaquisme. Ceci s'est fait de manière délibérée pour arriver à l'équation: une nation = une langue. En fait la nation tchécoslovaque ne pouvait pas exister sans une langue unifiée appelée tchécoslovaque.

Par conséquent, la théorie élaborée par les linguistes tchèques de l'école de Gebauer qui prônait une unité linguistique tchécoslovaque n'est pas restée du domaine de la recherche académique mais a été mise en pratique. La langue slovaque n'a jamais été considérée comme une langue à part entière, ainsi qu'en témoigne la nomenclature employée en Slovaquie: toutes les institutions, les organismes, les cours et les sections universitaires étaient appelés „tchécoslovaques“, jamais „slovaques“. En fait le terme „tchécoslovaque“ n'était autre qu'un synonyme du terme „tchèque“. Il a prédominé en Slovaquie tout au long de la première République tchécoslovaque. Selon Weingart, si l'on avait introduit le terme „la langue slovaque“ dans les écrits, sur les diplômes par exemple ou dans les journaux „cela n'aurait pas été autre chose qu'une préparation au dualisme étatique, cela aurait sapé les bases de notre Etat“.¹

Sur le plan scolaire, la langue et la littérature slovaques jouissaient également de moins de privilèges que la langue et la littérature tchèques. A ce propos, j'aimerais citer Šalda. Ce dernier était convaincu que si le tchèque et le slovaque étaient employés dans toutes leurs fonctions respectives, cela ne signifierait pas la mort de la Tchécoslovaquie du point de vue de son homogénéité étatique: „...il ne s'agit pas d'une brouille, ni d'opposer l'esprit tchèque au slovaque sur le territoire de la République. Mais il s'agit d'une collaboration, d'une plus grande harmonisation; il ne

¹ Weigart, 1929, p. 11.

s'agit que d'une chose, que la langue slovaque ne soit pas subordonnée à la langue tchèque, mais en concordance avec elle".¹

On peut se demander alors si l'embryon de l'autonomie slovaque dans la première République tchécoslovaque se serait développé si les choses s'étaient passées ainsi que le prônait Šalda.

En dernier ressort les statuts respectifs des langues tchèque et slovaque ont été déterminés par la politique du gouvernement tchécoslovaque. A cet égard, on ne peut qu'adhérer à la formule attribuée au chancelier allemand Otto Bismarck: „Une langue est un dialecte qui a une armée et une diplomatie.“ C'est donc la politique qui confère ou non le statut de langue à un dialecte.

¹ Šalda, 1987, p. 147.

Annexes

Bibliographie

A. Ouvrages

- Beneš, Eduard, 1935 : *Světová válka a naše revoluce*, Zv. III, Dokumenty, Praha.
- Czambel, Samo, 1903 : *Slováci a ich reč*, Budapešť, Tlačou C a Kr. Dvornej Kníhtlačiarskeho v hornyanszkého.
- Denis, Ernest, 1921 : *Otázka Rakúska – Slováci!*, Ružomberk.
- Dérer, Ivan, 1946 : *Slovenský vývoj a ľudácká zrada*, Praha.
- Ďurčanský, Ferdinand, 1943 : *Pohľad na slovenskú politickú minulosť*, Bratislava.
- Falt'an, Samo, 1968 : *Slovenská otázka v Československu*, Vydavateľstvo politickej literatúry, Bratislava.
- Flajšhans, Václav, 1924 : *Náš jazyk mateřský*, nákladem České grafické unie A.S., Praha.
- Galandauer, Jan, 1988 : *Vznik československé republiky 1918*, nakladatelství Svoboda, Praha.
- Gašparíková-Horáková, Anna, 1995 : *U Masarykovcov*, Bratislava.
- Gebauer, Jan, 1963 : *Historická mluvnice jazyka českého*, díl I, Hláskosloví, Praha, p. 1-12.
- Havránek, Bohuslav, 1936 : Spisovný jazyk slovenský, in: *Československá vlastivěda*, řada II, Sfinx, Praha, p. 145-213.
- Hodža, Michal Miloslav, 1848 : *Větina o slovenčině*, Levoča: Wertmüller.
- Hodža, Milan, 1920 : *Československý rozkol*, nákladem vlastním, Turčianský Sv. Martin.
- Hujer, Oldřich, 1934 : Vývoj jazyka československého, in: *Československá vlastivěda*, řada III, Jazyk, Sfinx, Praha, p. 1-83.
- Húsek, Jan, 1928 : *Československá jednota*, Uherské Hradiště.
- Chaloupecký, Václav, 1930 : *Zápas o Slovensko 1918*, Praha.
- Jesenský, Janko, 1935 : *Demokrati*, I diel, XV, kapitola *Dvadsaťpäť korún*, Bratislava.
- John, Miloslav, 1994 : *Čechoslovakismus a ČSR 1914-1938*, Beroun.
- Kačala, Ján, 1998 : *Spisovná slovenčina v 20. storočí*, Vydavateľstvo slovenskej akadémie vied, Bratislava.

- Kirschbaum, Stanislav, J., 1988 : *Slovaques et Tcheques, essai sur un nouvel aperçu de leur histoire politique*, L'Age d'Homme, Lausanne.
- Kohn, Hans, 1963 : Romantisme et réalisme chez les Tcheques et les Slovaques, in: *Le Panslavisme, son histoire et son idéologie*, Payot, Paris, p. 2-37.
- Kollár, Jan, 1929 : *Rozpravy o slovanské vzájemnosti*, Praha.
- Krofta, Kamil, 1934 : *Národnostní vývoj zemí československých*, Praha.
- Krofta, Kamil, 1947 : *Dějiny československé*, Sfinx, Praha.
- Kudělka Milan, Šimeček Zdeněk, Štastný Vladislav, Večerka Radoslav, 1997 : *Československá slavistika v letech 1918-1939*, Praha.
- Launer, Štěpan, 1847 : *Povaha Slovanstva se zvláštním ohledem na spisovnickou řeč Čechů, Moravanů, Slezáků a Slováků*, Lipsko.
- Masaryk, Tomáš Garrigue, 1969 : *Česká otázka*, Melantrich, Praha.
- Masaryk, Tomáš Garrigue, 1968 : *Ideály humanitní, problém malého národa, demokratické v politice*, Melantrich, Praha.
- Masaryk, Tomáš Garrigue, 2002 : *La Nouvelle Europe*, L'Harmattan, Paris.
- Masaryk, Tomáš Garrigue, 1919 : *Rusko a Evropa*, díl I, Studie o duchovních proudech v Rusku, Praha.
- Moravec, Eduard, 1927 : *Stručné dějiny národa československého*, Praha.
- Noël, Léon, 1982 : *La Tchécoslovaquie d'avant Munich*, Institut d'études slaves, Publications de la Sorbonne, Paris.
- Novák, L'udovít, 1935 : *Jazykovedné glosy k československej otázke*, Turčianký Svätý Martin.
- Novák, L'udovít, 1938 : *Čeština na Slovensku a vznik spisovnej slovenčiny*, Turčianký Svätý Martin.
- Novotný, Jan, 1968 : *Češi a Slováci za národního obrození a do vzniku československého státu*, Praha.
- Opat, Jaroslav, 1990 : *Filozof a politik T. G. Masaryk 1882-1893*, Melantrich, Praha.
- Opat, Jaroslav, 1991 : *Masaryk a Slovensko*, Múzeum SNP v Banskej Bystrici.
- Pauliny, Eugen, 1983 : *Dějiny spisovnej slovenčiny, od začiatkov po súčasnosť*, Slovenské pedagogické nakladateľstvo, Bratislava.
- Pražák, Albert, 1945 : *Národ se bránil*, Sfinx, Praha.
- Pražák, Albert, 1923 : *Slovenská otázka v době J. M. Hurbana*, vydala Filozofická fakulta Univerzity Komenského, Bratislava.

- Pražák, Albert, 1929 : *Češi a Slováci*, Státní nakladatelství, Praha.
- Pražák, Albert, 1922 : *Dějiny spisovné slovenštiny po dobu Štúrovu*, nakladatel G. Voleský, Praha–Královské Vinohrady.
- Pražák, Albert, 1925 : *Československý národ*, nákladem „Academie“, Bratislava.
- Renan, Ernest, 1992 : Qu'est-ce qu'une nation? (Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882), in Renan Ernest : *Qu'est-ce qu'une nation?*, Paris, Presses Pocket, p. 37-58.
- Růžička, Josef, 1970 : *Spisovná slovenčina v Československu*, Vydavateľstvo Slovenskej akadémie vied, Bratislava.
- Rychlík, Jan, 1997 : *Češi a Slováci ve 20.století, Česko-slovenské vztahy 1914-1945*, Bratislava.
- Sériot, Patrick, 1999 : *Structure et totalité*, Press Univ. de France, Paris.
- Seton-Watson, Robert William, 1924 : *The New Slovakia*, F. Borovy, Prague.
- Stloukal, Karel, 1930 : *Československý stát v představách T. G. Masaryka za války*, Praha.
- Šaxmatov Aleksej Aleksandrovič, 1990 : *Sbornik ruskogo jazyka*, volume 66.
- Šalda, František Xaver, 1928 : *Centralism a particularism v písemnictví našem i cizím*. Zápisník 1, Praha.
- Šalda, František Xaver, 1987 : *Československá otázka v novém osvětlení*. In: *Z období Zápisníku 1*, Praha.
- Štúr, Ľudovít, 1957 : *Dielo v piatich zväzkoch, zv. 5 Slovenčina naša*, Slovenské vydavateľstvo krásnej literatúry, Bratislava
- Trávníček, František, 1935 : *Historická mluvnice československá: úvod, hláskosloví a tvarosloví*, Melantrich, Praha.
- Trávníček, František., 1930 : *Jazyk a národ*, nákladem Jednoty československých matematiků a fysiků, Praha.
- Weingart, Miloš, 1935 : *Masarykovo slovanství a slovanská filologie*, Praha.
- Zenkl, Petr, 1955 : *Masarykova československá republika*, vydala Československá Národní Rada Americká.
- Zuberec, Vladimír, 1979 : *Čechoslovakizmus agrárnej strany na Slovensku v rokoch 1918-1938*. Hist. čas., roč. 27, č. 4.

B. Articles

Đurovič, Ľubomír, 1998 : «Slovenská vývinová línia spisovnej češtiny», in: *Pocta 650. výročí založení Univerzity Karlovy v Praze*, I. Díl, Praha, p. 43-50.

Ferenčuhová, Bohumila, 1996 : «La langue et la nation: le cas slovaque», in: *Cahiers de l'ILSL*, n 8, p. 103-122.

Gladrow, Anneliese, 1998 : «Otázka státního jazyka v Československé republice (1918-1939)», in: *Pocta 650. výročí založení Univerzity Karlovy v Praze*, I. Díl, Praha, p. 53-59.

Hodža, Milan, 1930 : «Polemika s Czambelom», in: *Články, řeči, studie*, Praha, p. 33-79.

Jungmann, Josef, 1846 : «O různění českého spisovného jazyka», in: *Hlasové o potřebě jednoty spisovného jazyka pro Čechy, Morawany a Slováky*, Praha, p. 53-65.

Kollár, Jan, 1846 : «O československé jednotě w řeči a w literatuře», in: *Hlasové o potřebě jednoty spisovného jazyka pro Čechy, Morawany a Slováky*, Praha, p. 101-126.

Kováč, Dušan, 1994 : «Idea česko-slovenskej štátnosti a slovenský štátoprávny program», in: *Moderní dějiny 2, Československo: Nahodilost, nebo logika dějin?*, Praha, p. 31-37.

Krajčovičová, Natalia, 2000 : «Pôsobenie čechoslovakizmu v politickej praxi v prvých rokoch po vzniku ČSR», in: *Pohl'ady na slovenskú politiku*, Bratislava, p.570-584.

Kramář, Karel, «Pozdrav z Čech», in: *Moravsko-slezský sborník*, roč. I., č. 1, p. 2-7.

Kural, Václav, 1994 : «Československo jako historická chyba?», in: *Moderní dějiny 2, Československo: Nahodilost, nebo logika dějin?*, Praha, p. 21-28.

Menšík, Jan, 1923 : «K snahám o náš jednotný spisovný jazyk», in: *Česká revue*, p. 203-210.

Novák, Ľudovít, 1936 : *Spisovná slovenčina a ústava československej republiky*, Turčianký Svätý Martin.

Opat, Jaroslav, 1994 : «Poznámky k Masarykově ideji československého státu», in: *Moderní dějiny 2, Československo: Nahodilost, nebo logika dějin?*, Praha, p. 61-70.

Palacký, František, 1846 : «O národech uherských, zvláště Slowanech», in: *Hlasové o potřebě jednoty spisovného jazyka pro Čechy, Morawany a Slováky*, Praha, p. 25-53.

Pastrnek, František, 1898 : «Jazyk československý», in: *Listy filologické*, Ročník XXV, p. 215-238.

Pastrnek, František, 1904 : «Slováci jsou-li Jihoslované?», in: *Věštník České akademie věd*, Ročník XIII.

Rychlík, Jan, 1993 : «Teorie a praxe jednotného československého národa a československého jazyka v I. Republice», in: *Masarykova idea československé státnosti ve světle kritiky dějin*, sborník příspěvků z konference konané ve dnech 24. a 25. září 1992 v Hodoníně, vydal Ustav T. G. Masaryka, Praha, p. 69-76.

Sériot, Patrick, 1996 : «La linguistique spontanée des traceurs de frontières», in: P. Sériot (éd.): *Langue et nation en Europe centrale et orientale, du 18ème siècle à nos jours*, Cahiers de l'ILSL (Univ. de Lausanne), n° 8, p. 277-304.

Šedivý, Ivan, 2000 : «„Idea státu československého“ a otázky čechoslovakizmu», in: *Pohl'ady na slovenskú politiku*, Bratislava, p. 564-569.

Vyvíjalová, Mária, 1964 : «Bernolákovci a stúpenci bibličtiny v rokoch 1790-1830», in: *K počiatkom slovenského národného obrodzenia*, Bratislava, p. 243-284.

Weingart, Miloš, 1921 : «O poměru česko-slovenském», in: *Naše doba*, p. 181-190, 259-273.

Zubatý, Josef, 1922 : «Slovenčina a čeština», in: *Sborník Matice Slovenskej*.

C. Recueils d'articles

Česko/slovenské vzťahy – historia a súčasnosť, Bratislava, 1989.

Hlasové o potrebe jednoty spisovného jazyka pro Čechy, Morawany a Slováky, Praha, 1846.

K počiatkom slovenského národného obrodzenia, sborník študií ústavu SAV pri príležitosti 200 ročného jubilea narodenia Antona Bernoláka, Bratislava, 1964.

Masarykova idea československé státnosti ve světle kritiky dějin, sborník příspěvků z konference konané ve dnech 24. a 25. září 1992 v Hodoníně, vydal Ustav T. G. Masaryka, Praha, 1993.

Moderní dějiny 2, Československo: Nahodilost, nebo logika dějin?, Praha, 1994.

Poceta 650. výročí založení Univerzity Karlovy v Praze, I. Díl, Praha, 1998.

Pohl'ady na slovenskú politiku, Geopolitika, Slovenské národné rady, Čechoslovakizmus, zredigoval Pekník, M. a kolektív, Bratislava, 2000.

Slovensko Masarykovi. Zborník zredigoval Dr. Jozef Rudinský, Praha, 1930.

Tomáš Garrigue Masaryk a česko-slovenské vzťahy, vystoupení na semináři Masarykova muzea v Hodoníně 14. listopadu 1991, Hodonín, 1992.

La Constitution tchécoslovaque de 1920

